

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

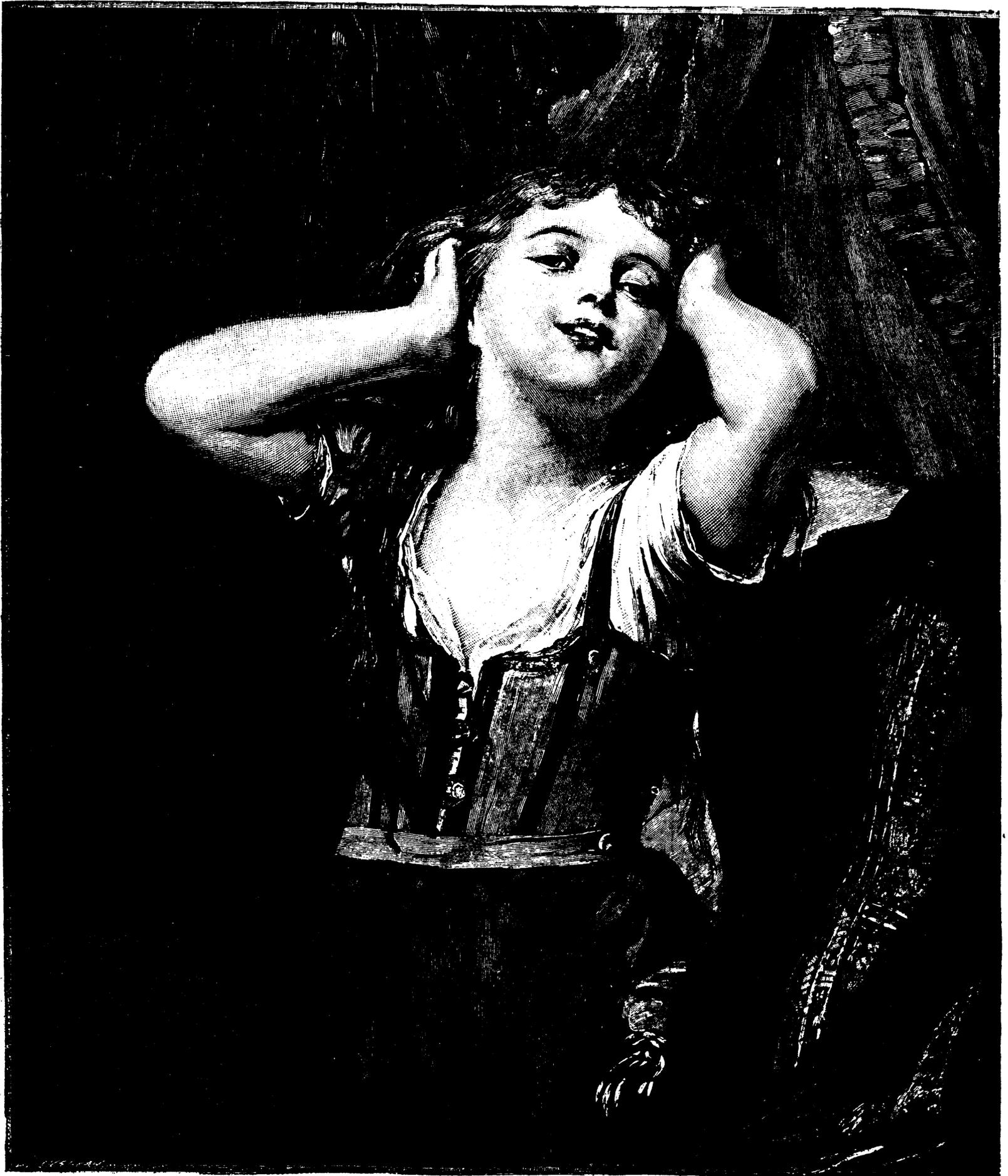
4ÈME ANNÉE, N° 208. — SAMEDI, 28 AVRIL 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE RÉVEIL. — TABLEAU DE M. ZUBER BUHLER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 AVRIL 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledien.—Causerie, par Charles.—Nos gravures.—En travers le monde.—Une chasse aux mois.—La mode pratique.—Poésie : Ode à Léon XIII, par J. W. Poitras.—Chronique des voyages.—Primes du mois d'avril.—Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : Le réveil.—Les Anglais en Birmanie : Engagement avec un parti de doicots, à Chinbyit.—Une rue de Jérusalem.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de mai. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mai. Chaque prix est de \$20.

On doit adresser les articles au MONDE ILLUSTRÉ, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.



QU'IMPORTE quel journal protestant du pays, et vous serez étonné de voir quelle place y occupe la discussion de l'opportunité d'ériger une statue de la sainte Vierge, sur la montagne de Montréal.

Vous serez surtout surpris de constater la passion et le fanatisme dont sont pénétrés la plupart des personnes qui s'opposent à ce projet. On croirait que nombre de gens n'ont vu dans cette affaire qu'une excellente occasion de tomber sur la religion catholique qui n'en peut mais, et de nous dire toutes sortes de choses très désagréables.

La question de race s'en est aussi un peu mêlée, et on a été jusqu'à voir dans le projet d'Hébert une tentative de plus de prouver cette *French Domination* qui cause tant d'alarmes aux conquérants (?), qui ont perdu la dernière partie qui s'est jouée en Canada, dans la plaine de Sainte-Foye, en 1760.

Plusieurs même des correspondants, dont nous avons lu les élucubrations dans les journaux, ont glissé certaines remarques inconvenantes, tout au moins, sur le caractère sacré de la Mère du Sauveur du monde, et en cela ils n'ont pas imité la conduite d'un grand seigneur anglais protestant.

Ce lord, dont j'ai oublié le nom, se battit un jour en duel, après s'être déclaré le champion de la Vierge Marie, et comme on s'en étonnait beaucoup, il répondit à peu près en ces termes :

« Que voulez-vous, messieurs, je tiens à ce que l'on respecte les dames partout et toujours, et comme mon adversaire s'était exprimé d'une

manière indigne sur le compte de la Mère du Christ, je n'ai pu contenir ma colère. Cela nous a coûté à tous deux un bon coup d'épée, mais je ne le regrette pas. »

Le point de vue auquel se plaçait ce singulier duelliste était purement chevaleresque, mais on ne peut s'empêcher de voir dans sa conduite un sentiment des plus honorables.

Aujourd'hui, on assiste à un spectacle d'un genre tout différent.

*** Cependant, il n'était pas besoin de tant se froisser, et on pouvait discuter le projet sans recourir aux mots aigres et blessants.

Au lieu de se plaindre sans raison de *French Domination* ou de *Catholic Domination*, il eût été plus raisonnable de s'en tenir à la question de savoir s'il était sage, dans une population mixte, comme la nôtre, d'élever une statue religieuse dans un parc public.

Le projet a été cependant discuté comme il le devait, et on en est arrivé, je crois, à la conclusion que l'on ferait aussi bien de pas y donner suite, quand au lieu désigné.

Est-ce à dire que l'on ne doit plus s'en occuper du tout, je ne le crois pas, et rien ne s'opposerait, je crois, à ce que l'on érigeât une statue colossale de la Vierge dans un endroit élevé, au milieu d'une population toute catholique.

La montagne de Bevil serait, je crois, un site des plus convenables, d'autant plus même qu'il existait autrefois là une chapelle qui a été détruite par le feu, et que c'est également sur cette hauteur que Mgr de Nancy a érigé une croix qui a disparu également.

Il y aurait donc un souvenir historique à perpétuer en même temps qu'un hommage à rendre à la Vierge Immaculée.

*** Il est cependant des plus curieux de constater que la plus grande opposition faite ici à l'érection d'une statue de la Vierge vient toujours de la part de gens se disant très religieux.

Pendant qu'on se chamaille de la sorte à Montréal, tout le monde est d'accord en France au sujet du monument à élever à Jeanne d'Arc, la sublime Jeanne, qu'un protestant lui-même, Guizot, à qualifiée de sainte.

Mgr Thomas, archevêque de Rouen, vient de convier toute la France à coopérer à cette œuvre.

L'heure est venue, dit-il, de couronner nos hommages et nos réparations à Jeanne d'Arc par un monument digne d'elle et digne de nous. En 1456, les juges du procès de réhabilitation avaient ordonné qu'on dressât une croix sur le lieu du supplice en signe d'expiation. Elle fut bientôt remplacée par un édifice gracieux et symbolique, où la statue de Jeanne d'Arc, posée sous un dais, semblait sourire à la cité. On lui substitua, en 1756, l'image guerrière qui décore aujourd'hui la place de la Pucelle.

Depuis cette époque, tous les hommes de foi et de goût ont appelé de leurs vœux l'érection d'un nouveau monument destiné à associer, dans la personne de Jeanne d'Arc, les gloires de la religion et de la patrie.

Je viens avec confiance faire appel à votre patriotisme et à votre foi. Pourquoi différer plus longtemps un hommage religieux qui s'impose à tous les cœurs chrétiens et français ?

Celle qui a sauvé notre pays, à l'une des heures critiques de son histoire, saura nous mériter dans les périls de l'heure présente de nouveaux miracles de miraculose.

Ces paroles, si vraies et si françaises, ont déjà trouvé de l'écho, et de tous côtés arrivent des souscriptions pour élever un monument à la grande Française.

*** La glace et les élections ?

On n'a entendu parler que de ces deux questions depuis plusieurs jours.

L'une est partie, l'autre est à contester, car il est bien entendu que toujours une élection est contestée et que souvent elle est annulée.

Quant à la glace, on n'en annule pas les effets comme on veut, et ce qu'il y a de plus certain, c'est que de tous les systèmes préconisés pour empêcher les inondations, le meilleur est celui qui n'a jamais été proposé, c'est d'élever le niveau de tous les quartiers exposés.

Tous les ans, à pareille époque, chacun donne sa théorie : si telle chose arrive, on aura de l'eau dans la ville ; si cela n'arrive pas, on en aura peut-être quand même, mais dans chacun des cas rien n'est certain, à moins que...

Bref, il en est de l'inondation comme du discours annuel du président de la banque de Montréal : « Il a été fait beaucoup d'affaires l'année dernière, comme nous l'avions prévu, il s'en fera probablement autant cette année à moins que des circonstances, qu'il vaut mieux taire pour le moment, ne viennent contrecarrer toutes nos espérances ; quand à la récolte, la question est plus épineuse, et vous n'ignorez pas, messieurs les actionnaires, que plus on récolte plus le cultivateur a d'argent ; dire qu'il n'y aura pas de pommes, il y aura des pommes, mais dire qu'il y en aura, il n'y en aura pas. »

Les augures parlaient ainsi, et personne n'ignore qu'ils avaient toujours raison, et soyez certains que si l'eau ne monte pas sur les quais, c'est que ceux-ci auront été trop élevés ; si cependant le fleuve sort de son lit, c'est que le lit aura été trop étroit.

M. de La Puisse s'exprimait ainsi.

*** Beaucoup de raisonnements humains sont de cette force.

L'empereur d'Allemagne doit mourir sous peu, ceci est aussi certain que LE MONDE ILLUSTRÉ est le meilleur de tous les journaux, mais personne ne doit dire de quelle maladie il est atteint.

Si on prouve, en effet, qu'il souffre d'un cancer à la gorge, on admet en même temps que le Dr Mackenzie s'est trompé dans son diagnostic, et on ne peut publier qu'un sujet de Sa Majesté la reine Victoria s'est fourvoyé à tel point, ce serait s'exposer à se mettre mal avec l'Angleterre ; d'un autre côté, on ne peut cependant pas dire que Frédéric n'a pas de cancer, puisque tous les médecins allemands l'ont déclaré, ce serait proclamer à la face de l'univers l'infériorité des docteurs tuteurs.

D'où il résulte que par une sorte d'entente tacite on publie, en Allemagne comme en Angleterre que Sa Majesté le Kaiser est atteint tout simplement d'un mauvais rhume qu'il a contracté dernièrement en se mettant à la fenêtre de son palais contre l'avis de tous les médecins.

Dès lors, il peut mourir, ce ne sera certainement de la faute de personne. Tous les médecins auront prouvé que c'est le rhume qui l'a emporté, et la paix de l'Europe ne sera pas troublée.

*** Le Canada vient de perdre un de ses écrivains les plus estimés en la personne de M. Buteau Turcotte, traducteur en chef du Parlement à Québec.

Voici comment s'exprime un de nos confrères en annonçant cette triste nouvelle :

Un esprit charmant vient de s'éteindre parmi nous. Son court passage ne saurait rester inaperçu.

M. Buteau-Turcotte est mort samedi, des suites d'une maladie qui ne pardonne pas. Fils de l'honorable M. Joseph Edouard Turcotte, ancien président de l'Assemblée Législative de Québec, frère de feu M. Lucien Turcotte, ancien rédacteur en chef du *Canadien* et de l'honorable M. Arthur Turcotte, ministre sans portefeuille, le regretté défunt était âgé de 45 ans.

Il avait étudié au collège de Sainte-Marie, à Montréal, et à celui de Stonehurst, en Angleterre. Il fit son droit chez l'honorable juge Bosé, fut plus tard nommé officier au ministère des Postes, et, quelques années plus tard, il devint chef des traducteurs français de l'Assemblée Législative de Québec.

Causeur étincelant, musicien et dessinateur à ses heures, observateur original, Buteau-Turcotte était de la génération qui a produit James O'Brien, Edmond Fréchette, Auguste LaRue, Elzéar Gérin, Norbert Provencher, Oscar Dunn, Auguste Achintre. Ceux-là sont disparus. Seuls restent sur la brèche, Arthur Danseureau, Legendre, Faucher de Saint-Maurice, le juge Henri Taschereau, le docteur Prosper Bender, Alfred de Celles, William Blumhart, Henri de Lagrave, Paul de Cazes. Les premiers s'en sont allés, laissant derrière eux le souvenir, les uns de leur esprit, les autres de leurs livres.

*** La théorie que j'ai souvent soutenue que la *Scott Act*, c'est-à-dire la prohibition complète de tout usage de boissons alcooliques, est un des moyens les plus absurdes de combattre l'ivrognerie, vient d'être justifiée par les événements.

Après un essai de plusieurs années, cet acte vient d'être rappelée dans nombre de comtés de la province d'Ontario.

Plusieurs journaux, tout en annonçant cette défaite, ne veulent pas cependant l'admettre, et ils s'ingénient à trouver des raisons dont la plus précieuse est que les électeurs, appelés à se prononcer, ont confondu, ou plutôt n'ont pas compris ce qu'on leur demandait et ne savaient s'ils devaient voter pour ou contre.

Manière très curieuse d'expliquer comment on perd une bataille, l'armée ne sachant si elle doit chercher à repousser l'ennemi ou se laisser battre.

Leon Lédieu

CAUSERIE

QUELLE belle chose que le progrès ! Cette exclamation, qui étonne les jeunes, tombe naturellement des lèvres de ceux qui ont assisté à la transformation dont notre siècle a déjà été le témoin, et qui a pour agents des éléments palpables, des fluides mystérieux, comme la vapeur et l'électricité. Voyez ces légers nuages laiteux qui, après avoir plané sur la locomotive, se dispersent aux quatre vents du ciel. Ils remplacent les chevaux essouffés et poussiéreux des anciennes diligences et même les pigeons voyageurs du char de Vénus. Que sont devenus les bras automatiques de l'ancien télégraphe, se démenant sur les clochers et toujours paralysés par la nuit, la pluie ou le brouillard ? Qu'est-ce donc ? votre pensée, votre voix même. L'électricité et le téléphone accomplissent ce miracle et ce dernier progrès complète l'illusion.

Le style télégraphique a quelque chose de bref, de dur, de brutal même dans sa concision. On sent que le mot est dépouillé de son entourage, parce que chaque vocable est compté et coûte beaucoup. Tandis que le téléphone, plus prodigue, nous fait entendre la voix de la personne qui vous est chère. Nous lui parlons à l'oreille sans craindre les indiscretions. Le mot : *je vous aime*, voyage sur le fil sans qu'on puisse le saisir au passage.

Parlons du téléphone.

Les contes de fées avaient du bon. S'ils n'instruisaient pas énormément, ils amusaient. C'est déjà beaucoup. Vous souvient-il de celui-ci :

Une jeune princesse aux yeux d'azur, aux longs cheveux d'or, avait été séparée de ce ni que elle aimait et enfermée, par un méchant enchanteur, au haut d'une tour très élevée, où personne n'avait accès, sinon les corbeaux et les oiseaux de nuit. Que faire pour la délivrer ?

Lamur-ux, qui était prince naturellement, inventa ce stratagème : il prit un limacon de belle venue, lui mit un peu de beurre entre les deux cornes et l'appliqua sur la muraille du donjon. L'animal, sentant le beurre, monta, monta toujours, croyant l'atteindre et s'en régaler. Il arriva ainsi, après un voyage de plusieurs jours, sous la fenêtre de la belle. Celle-ci s'aperçut qu'il traînait quelque chose après lui. C'était un cheveu très long. La princesse l'attira à elle, bientôt un fil de soie suivit attaché au cheveu, puis une ficelle très mince précédant une corde attirant un câble qui entraînait lui-même une légère échelle, au moyen de laquelle le sauvetage de la princesse put s'opérer. Le prince attendait au bas de l'échelle. Le mariage ne tarda pas à se faire. Ils furent heureux.

L'histoire que je vais vous raconter est moins accidentée. Elle eut la science pour machiniste et le hasard pour complice.

Dans une vaste et aristocratique demeure, une jeune fille occupait le second étage de l'hôtel de ses parents. Cette jeune fille, que nous appellerons Elodie, s'ennuyait. Or, l'ennui est un mal bien dangereux et très commun à cet âge. Que ne ferait-on pas pour en guérir ? Le guérisseur,

qui toujours se présente sous la forme d'un beau jeune homme, n'était pas loin. Mais cette distance, si courte qu'elle fut, était infranchissable. Etudiant de la sixième année, le jeune homme perchait très haut, dans un appartement séparé de celui de la demoiselle par plusieurs jardins plantés de vieux arbres qui, heureusement, laissaient une éclaircie par laquelle on pouvait se voir.

Tous les deux éprouvaient souvent le besoin de se rafraîchir, ce qui, à la rigueur, pouvait expliquer pourquoi ils ouvraient si souvent leur fenêtre. Le vent alors se jouait dans les cheveux blonds de la jeune fille, les faisait ondoyer et le soleil les colorait de ses chauds reflets les faisait apparaître comme une nimbe d'or autour de sa charmante tête. Aussi l'étudiant lisant sa moustache noire, ne perdait pas un de ses mouvements.

Le langage des gestes, si animé qu'il soit, ne suffit pas longtemps à cette époque de la vie où le besoin d'expansion se fait vivement sentir. Ne pouvant se parler, quel supplice ! alors qu'on aurait tant de charmantes choses à se dire.

Mais l'amour est ingénieux.

Un jour Julien, il s'appellait ainsi, parut à sa fenêtre armé d'un gobelet de fer-blanc, qu'il agita. C'était un des jumeaux du téléphone primitif, que nous avons tous connu.

Elodie comprit et le lendemain, dès l'aurore, elle arborait, à sa fenêtre, le second cornet. Ils avaient chacun une partie de l'instrument, mais le fil qui devait l'animer, lui donner l'âme, servir de point à la parole, manquait. Il fallait trouver un moyen, un stratagème. Julien élevait des oiseaux en liberté, parmi lesquels un moineau surtout était intelligent et hardi. Par des signes expressifs et éloquentes, il fit comprendre à la jeune fille, que cet oiseau pourrait leur être utile. Celle-ci fit tout pour l'attirer. Il n'est pas de friandise qu'elle n'exposât sur le bord de sa fenêtre pour le séduire. La tentation était d'autant plus grande que, de son côté, l'étudiant lui avait retiré toute nourriture. Un matin, le pierrot n'y résista plus. Il se laissa séduire par un morceau de gâteau. Il revint. Quand il fut familiarisé et habitué à cet exercice, Julien lui attachait un long fil à la patte. Mais cet essai, plusieurs fois répété, échoua. L'oiseau voltigeait, de branche en branche, sur les arbres et y accrochait le fil.

L'espoir des deux jeunes gens était déçu. Sombres, presque désespérés, ils restaient accoudés à leur fenêtre, ne pouvant échanger que de lointains regards et placer leur main droite sur leur cœur, se demandant, à part soi, s'ils devraient toujours se borner à ces témoignages muets de tendresse.

Tout à coup Julien se lève, son front s'illumine d'une idée. Tel dut être Archimède quand il prononça ce mot fameux : *Eureka*. Il quitte promptement la fenêtre et revient bientôt un arc à la main. Elodie croit voir l'amour en personne naturelle. L'étudiant choisit une flèche dans le carquois, y noue un fil, fait signe à Elodie de s'éloigner, tend l'arc, mesure de l'œil la distance, tire... O bonheur ! la flèche, guidée par une main sûre et exorcée, vole, arrive au but et entre par la fenêtre, dans la chambre de la demoiselle.

Julien était un habile archer et en cette circonstance, ce fut, comme pour Guillaume Tell, l'amour — plus profane il est vrai — qui guida son bras.

Elodie détache le fil et le fixe à sa moitié de téléphone. La communication établie, il ne reste plus qu'à nouer l'entretien, d'abord un peu célemonieux, un peu tendu.

— Mademoiselle ! (*Il salue*)

— Monsieur ! (*Elle fait la révérence.*)

— Pardon, votre nom ?

— Elodie. Et vous ?

— Julien. Quel bonheur de pouvoir se parler !

— Mais nous faisons mal, sans doute...

— Pas le moins du monde.

— Quelles sont vos occupations ?

— Avant de vous connaître, étudiant universitaire, depuis, amoureux.

— Monsieur !

— Vous allez tous les jours à la messe ?

— Oui, mais toujours avec ma mère.

— Où donc pour-je vous voir ?

— Je ne suis jamais seule.

Un bruit se fait entendre. Elodie cache le téléphone, referme sa fenêtre et reprend son travail de tapisserie.

Le lendemain, au lever de l'aurore, qui n'éclairait pas seulement les mortels matineux et vertueux, chacun était à son poste d'observation et le fil de la conversation reprenait plus tendu que la veille, quand la clochette de la chapelle voisine tinta doucement l'angelus. Cette voix argentine rappela la jeune fille à des sentiments moins profanes. Elle voulut mettre son amour sous la protection de la Vierge. Et le téléphone de porter cette parole à Julien : *Sursum corda* ! Un étudiant ça sait le latin. Il comprit. Mais au moment où Elodie élevait son cœur vers le ciel et la fenêtre d'en face, la timbale s'échappa de sa main et s'en va tomber sur le nez de sa mère qui, incommodée par la chaleur, était venue prendre l'air au jardin.

D'où pouvait venir cet objet ; les arbres ne produisent pas de tels fruits. Ayant ramassé le projectile et reconnu que c'était un engin de conversation, elle suivit de l'œil la direction du fil et vit qu'il aboutissait à une fenêtre ornée d'un beau jeune homme.

Le jour même, la belle explorée descendait d'un étage et n'avait pour toute perspective que des passants indifférents. Son isolement ne fut pas long. Le lendemain, l'étudiant occupait l'appartement d'en face. La rue était étroite et le téléphone inutile. Mais là les murs avaient des oreilles.

Que faire pour les empêcher de voir, d'entendre et de parler ? Marier les deux causeurs ? C'est ce à quoi il fallut bien se décider.

C'est ainsi que les progrès de la science n'enrichissent pas seulement ceux qui les étudient, mais peuvent même les rendre heureux, ce qui vaut mieux.

Le téléphone remplace avantageusement le limacon du conte.

CHARLES.

NOS GRAVURES

LE RÉVEIL

QU'EST-CE vraiment le réveil qu'a voulu représenter M. Zubor-Buhler, dans cette fillette à demi-vêue ? Réveillée certainement elle l'est, mais mal, et c'est les yeux encore tout alanguis que la mignonne interrompt sa toilette pour étirer ses membres engourdis. Ses mains se perdent dans ses longs cheveux qu'aucun ruban ne retient encore et soutiennent sa tête légèrement rejetée en arrière.

L'artiste a parfaitement rendu cette pose, gracieuse et naturelle en même temps.

Derrière l'enfant est son lit, chaste nid sous les rideaux duquel, chaque soir, après un baiser de sa mère, elle s'endort bercée par de doux rêves qui mettent sur ses lèvres un sourire innocent et heureux.

LES ANGLAIS EN BIRMANIE

Les bandes de maraudeurs désignées sous le nom de *Doicoits*, qui ne peuvent être considérées plus longtemps comme inurgés politiques, continuent à harceler les soldats anglais stationnés dans différentes parties du pays.

Notre gravure représente la prise d'une pagode, à Chinbyit, par un détachement du septième régiment d'infanterie de Bombay.

Après un combat de quelques heures, les soldats anglais réussirent à s'emparer du temple et y trouvèrent un grand nombre de morts et de blessés, ainsi que beaucoup de munitions.

Du côté des Anglais, il n'y eut que des blessés.

Des milliers d'hommes ont souffert pour que le dernier soit heureux. — M^{me} de STABL.



LES ANGLAIS EN BIRMANIE. — ENGAGEMENT AVEC UN PARTI DE DOICOITS, A CHINBYIT

A TRAVERS LE MONDE

UNE PROMENADE A JÉRUSALEM

MARSEILLE. Malte, Alexandrie, Jaffa, telles sont les grandes étapes qui séparent Jérusalem de Paris. Aujourd'hui qu'on explore la Terre Sainte en train de plaisir, avec billet circulaire, l'itinéraire a probablement subi quelques modifications, mais de mon temps, c'était ainsi, et il en était de même encore il y a peu d'années.

Mon intention n'est pas, à tout prendre, de faire suivre l'itinéraire en question aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, mais bien de les transporter au but d'un seul bond ou à peu près.

De Jaffa, première ville d'Asie de ce côté, jusqu'au pied même des murs de Jérusalem, c'est le désert dans toute sa laide nudité, 50 kilomètres de désert et même un peu plus, avec quelques montées et descentes assez raides des premières collines de la Judée, pour rompre la monotonie ; cependant, ce désert n'est jamais absolument désert, du moins dans la direction de la cité sainte.

La route de Jérusalem est, en effet, sillonnée en toute saison par des pèlerins de toutes les confessions et par des touristes des quatre coins du monde, dans les costumes les plus divers, à pied, à âne, à mulet, à cheval, à chameau, en voitures de toutes les formes, mais surtout les formes les plus disgracieuses et les plus inconfortables. Ces voyageurs vont par caravanes, par petits groupes ou isolément.

La foule bigarrée des pèlerins d'Orient, offre un spectacle singulièrement pittoresque, avec ses costumes multicolores, quoique déguenillés et, en général, d'une saleté à laquelle il serait, je crois, difficile d'atteindre, même en le faisant exprès, sans quelques leçons préalables.

Il y a peu à dire des pèlerins d'Europe. Quant aux simples touristes, avec leurs chapeaux à voiles verts, leurs casques en liège à la Stanley et leurs turbans coiffés de travers, leur aspect est surtout tout ridicule, sur cette route là comme sur toutes les grandes routes à la mode, fréquentées un guide à la main ; car la route de Jérusalem est une route à la mode,

par suite encombrée d'Anglais errants presque autant que de pèlerins conduits par une foi ardente au tombeau du Sauveur.

La traversée du désert est pénible, il ne faut pas se le dissimuler, surtout dans la saison d'été ; aussi cherche-t-on tous les moyens de l'effectuer dans les meilleures conditions possibles, et cela d'après un plan préconçu, qui n'est pas le même pour tous, mais qui est toujours le meilleur. Beaucoup, par exemple, quittent Jaffa le soir, pour voyager à la fraîcheur de la nuit ; d'autres préfèrent partir à l'aube ou un peu avant ; peu, en fin de compte, évitent les ardeurs du soleil de midi, et toute la différence se résume à la meilleure étape où il convient de se trouver au moment le plus critique de la journée.

Il reste à considérer, d'ailleurs, le mode de locomotion choisi. Les piétons mettent en moins

vingt-quatre heures à atteindre les murs de Jérusalem, et je me suis laissé dire que certains véhicules primitifs ne mettaient guère moins. Je me demande comment il peut se faire que ce soit précisément aux gens préférant faire le voyage à pied ou en carriole d'osier, ou en araba, que l'idée vienne ordinairement de partir le soir ; mais c'est presque toujours comme ça. Les cavaliers les mieux montés réussissent à faire la route en moitié moins de temps.

Une demi-heure avant le lever du jour, votre serviteur traversait donc, suivi d'un drogman polyglotte, c'est-à-dire écorchant avec un égal succès toutes les langues connues, les jardins de Jaffa en sortant de la porte du Marché. Il était enveloppé d'un burnous en poils de chameau, car la nuit était fraîche, et coiffé d'un turban : c'était tout ce qu'on pouvait voir de son costume, avec ses hautes bottes éperonnées, dont les semelles repassaient sur des étriers arabes bouclés un peu court, car il était à cheval et son drogman aussi. Le reste de ce costume, sauf une épaisse ceinture

coursier pimpant et hardi, au pas résolu, au trot sec et relevé : il y avait beaucoup de chance, dans ce cas, pour que j'arrivasse à Jérusalem en deux morceaux. C'est que le dos de ce précieux animal était revêtu d'une selle turque !

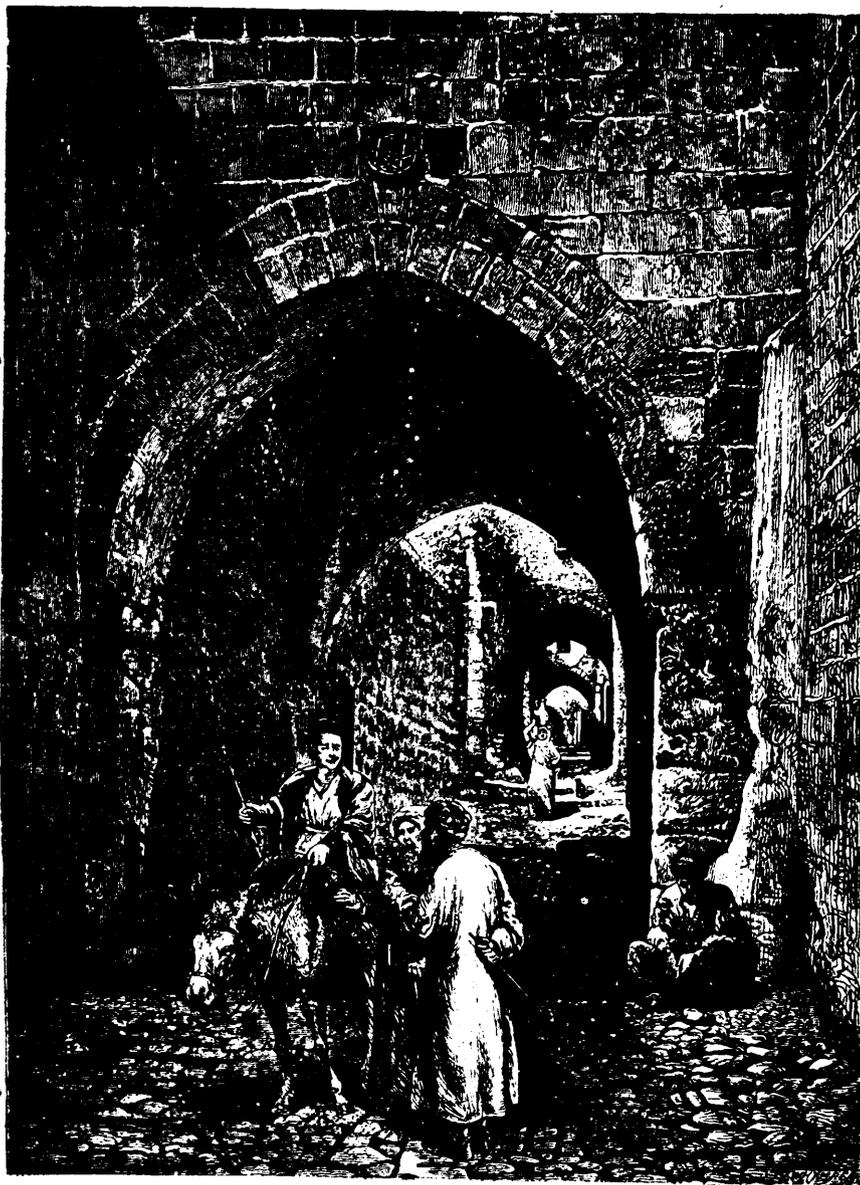
Une selle turque ! Pour vous faire une idée du charme qu'il peut y avoir à voyager là-dessus, enfourchez le dossier d'une chaise, ou bien encore une planche placée de champ, et dites-vous qu'en voilà pour douze heures, avec un mouvement de translation plus ou moins rapide, au milieu d'un nuage de poussière et sous l'ardeur d'un soleil capable de cuire un bifsteack à point à moins de cinq minutes, inévitable pendant une bonne moitié du trajet ! Sur ces données, en négligeant quelques détails accessoires, le lecteur se fera aisément un tableau éblouissant et correct des plaisirs de l'équitation au désert.

Mais hâtons-nous. Ce n'est pas là une partie de plaisir.

Au départ, cela en avait tout l'air, pourtant ; nous fîmes un temps de galop qui parut agréable

même au noble coursier, mais que mon drogman désapprouva hautement, affirmant que je ne tarderais pas à montrer moins d'ardeur, du moins autant que je compris quelque chose à son abominable *sabir*. Si tel est en effet le sens de son objurgation, je dois reconnaître que l'événement lui donna raison et que, après avoir franchi la dernière grande colline, lorsque les murs de Jérusalem m'apparurent, je n'étais guère en état d'éprouver l'émotion pieuse que je m'étais promise. La seule sensation que j'éprouvais en ce moment était de l'esjèce aigré : il me semblait que la maudite selle turque avait pénétré dans mon corps jusqu'à la ceinture.

Enfin, nous effectuâmes notre entrée peu triomphale par la porte de Jaffa (Bab-el-Khalil). Le poste de soldats turcs était réuni à la porte de la citadelle, tricotant des bas suivant la coutume immuable de ces guerriers, non pour leur usage personnel, mais pour suppléer par leur industrie à la solde qui leur fait défaut. La sentinelle, tournée du côté des tricoteurs avec lesquels elle était en joyeuse conversation, ne se retourna même pas pour nous voir passer. Je fis malgré moi un retour vers les barrières de Paris et la nuée de gabelous qui, pour un peu, fouilleraient dans vos poches avant de vous laisser pénétrer dans la capitale de la civilisation, pour s'assurer que vous n'avez « rien à déclarer » ; et j'en éprouvai un réel soulage-



Une rue de Jérusalem.

de Tunis pressant sur ses flancs une paire de revolvers, un bouchon, une pipe d'écume dans son étui et une blague à tabac pléthorique, était à peu près européen : européen du Caire, comme il va sans dire.

Le cheval arabe qui lui servait de monture ne payait pas de mine ; mais il ne faut pas se fier à l'apparence. Il était d'un blanc sale très sale même, flottait entre deux âges et buttait avec modération toutefois, considéré l'état de la route.

Il m'avait été donné, pourtant, comme la meilleure bête qui pût être offerte, en toute conscience, à un pèlerin de qualité, et d'autant plus sûre qu'elle avait fait au moins cent cinquante fois la route de Jaffa à Jérusalem. Son trot était doux, comme le trot de tout cheval faible du devant ; mais ici, c'était une vraie trouvaille. Je me demande ce que je serais devenu avec un

ment.

De la porte de Jaffa, une des principales rues de Jérusalem, qui traverse la ville de l'ouest à l'est, séparant les quartiers franc et musulman à gauche, des quartiers juifs et arméniens à droite, s'offre au voyageur qui, surtout s'il est Européen et chrétien, n'a qu'à la suivre. C'est une longue ruelle étroite, mal pavée, sale et puante, étant couverte d'ordures de toute espèce en pleine décomposition, avec un ruisseau fangeux au milieu, et descendant presque à pic. Pendant près d'un quart d'heure, je n'eus d'autre occupation que de retenir mon cheval qui glissait et débouchait à chaque pas, comme la plus piteuse haridelle...

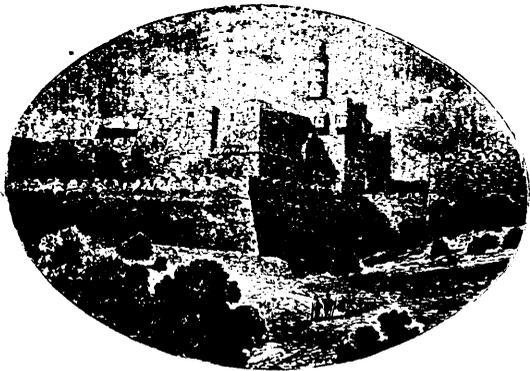
Enfin, voici l'hôtel !... Il n'est pas d'apparence très brillante, mais il y règne une activité qui promet. C'est le principal.

Ce n'est pas sans peine ni sans douleur, que je

parvins à me dévisser de ma selle turque; il fut plus facile d'en détacher ma valise, placée en porte-manteau; et, au bout de cinq minutes, j'étais en possession d'une chambre, très confortable, me préparant à paraître autant que possible à mon avantage, à la table d'hôte dont l'heure, par bonheur approchait, car je mourais de faim.

Tout allait donc à souhait, et ce fut le cœur presque aussi léger que l'estomac que je parus à la table d'hôte.

D'un coup d'œil, je pus m'assurer que l'élément anglais y dominait dans une proportion énorme, mais cela n'était pas pour me surprendre, les enfants d'Albion encombraient littéralement toutes les avenues, les ruelles et surtout les hôtels en Egypte d'où je venais. Du reste, il se présentait bien peu d'encombrements à la surface du globe où les Anglais n'ont la plus grosse part; c'est un inconvénient auquel il faut se résigner, n'y pouvant rien. Je me trouvais précisément à table au beau milieu d'un lot anglais, le siège que je m'étais approprié ayant été laissé comme une sorte de barrière entre deux groupes liés intimement ju-que-là, et qui s'étaient brouillés à mort le jour même, au cours d'une excursion dans la vallée de Josaphat. Je ne pouvais pas deviner cela, naturellement.



Porte de Jatta à Jérusalem.

Les conversations en anglais, étant les plus bruyantes, frappèrent seule mes oreilles. La plupart avait trait à des incidents de promenades exécutées les jours précédents, à des remarques faites pendant les visites aux Lieux saints. Ces remarques étaient, au reste, uniformément désoobligeantes pour les cérémonies du culte des catholiques d'Orient et d'Occident, ces idolâtres ridicules, au jugement des protestants anglais, entièrement dégagés, comme on sait, de toute superstition et de tout fanatisme.

Ce milieu, dans l'état d'esprit où je me trouvais, ne m'offrait pas de séduction suffisante pour me retenir bien longtemps. Fatigué et repu, je me retirai de bonne heure. Une bonne nuit est raison de ma fatigue et des idées noires que le sot bavardage des touristes anglais avait fait naître. Je me levai frais et dispos, résolu à profiter de cette première journée de mon séjour à Jérusalem, une journée splendide, pour commencer, sous la direction du drogman, l'exploration de la Ville Sainte.

PHILIPPE CANTEMARCHE.

(A suivre)

UNE CHASSE AUX MORSES

Un vieux matelot me parla en ces termes : — Vous n'êtes pas, monsieur, sans avoir entendu parler des aventures sans pareilles du navire américain, le *Polaris*, commandé par le capitaine Hall et envoyé dans les mers polaires, à la recherche du capitaine Franklin.

Vous vous souvenez que le *Polaris*, après un brillant voyage, perdit son capitaine, qui mourut sur le rivage de la baie Polaris, qu'il venait de découvrir et de baptiser.

J'avais l'honneur de faire partie de cette expédition, et notre navire, enfermé dans les glaces dut attendre la débâcle jusqu'au mois d'août 1872, avant de tenter son retour.

Au moment où il venait de reprendre sa route vers le sud, il fut arrêté par des amoncellements

de glaces qui l'emprisonnèrent et, le 15 octobre suivant, il reçut le coup de l'éclier d'un immense iceberg qui menaçait de le couler bas.

Le nouveau capitaine, M. Budington, en eut si peur qu'il ordonna au lieutenant Tyron d'opérer le débarquement sur la glace des provisions qu'il serait possible d'arracher aux flancs du navire avant son engloutissement. Je faisais partie des hommes chargés de cette besogne.

Nous étions ainsi débarqués dix-huit matelots et deux Esquimaux avec leurs femmes et cinq enfants, quand un glaçon brisa l'amarrage qui nous liait au *Polaris* et que, tandis que le navire était emporté d'un côté, nous étions entraînés d'autre, sur un glaçon dénué, sans provisions et sans munitions.

Ce voyage a duré cent quatre-vingt-dix sept ours. Il a été raconté trop de fois pour que j'en recommence le récit, mais ce que je tiens à vous dire, monsieur, c'est que nous tous, y compris le lieutenant Tyron qui partageait notre sort, nous n'avons dû notre salut qu'à nos deux compagnons esquimaux, Hans et Joë. Vous devez comprendre si j'ai gardé d'eux un bon souvenir!

Or, monsieur, devinez qui je viens de rencontrer dans ce chien de pays de glace où vous m'avez amené! C'est mon vieux camarade Hans qui commande une bande de ses compatriotes et qui m'a proposé de faire partie d'une chasse qu'ils organisent. Cela vous plairait-il d'en être?

— J'accepte, sans hésiter, m'écriai-je, doublement heureux de faire connaissance avec une tribu d'Esquimaux et avec Joë, ce modeste héros, dont je connaissais depuis longtemps l'épopée qui n'a certainement pas sa pareille dans les annales du monde entier. Mais qu'allons-nous chasser? demandai-je. La baleine, les phoques, les vaches marines ou les loutres de mer?

— Mieux que cela, monsieur, nous allons chasser les morses et ça chauffera!

Je suivis mon brave Henri, non sans nous être munis tous deux de nos meilleures armes et les avoir fourbées avec soin.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer les chasseurs au nombre d'une cinquantaine. Ils nous attendaient près d'une plage couverte de neige que nous apercevions facilement de l'anse où nous montâmes sans nous faire prier sur un des deux bateaux plats que nos compagnons de chasse muniés avec une incomparable adresse et appellent des *oumniaks*.

Notre barque s'avança la première vers la plage tachée de points noirs qui étaient autant de morses couchés et somnolents.

Quelques-uns de ces animaux, pourtant, veillaient, et, voyant s'approcher l'ennemi, prévinrent leurs camarades du danger qui les menaçait.

Ce signal était tardif, car une double détonation se fit entendre : c'était mon matelot Henri qui, suivant mon exemple, venait d'adresser aux monstres marins une balle à pointe d'acier. Le troupeau, effrayé, se précipita vers le rivage et se plongea dans la mer.

Deux bêtes avaient été atteintes et restèrent sur la surface de l'eau, luttant contre la douleur.

Alors commença une scène impossible à décrire :

Tous les morses d'abord disparus, remontèrent à la surface de l'eau et viurent entourer les animaux blessés.

Tous alors poussèrent avec ensemble un cri sauvage et épouvantable. A cet appel, nous vîmes accourir de tous les points de la côte des centaines de morses, la tête relevée, leurs défenses pointues en avant, nageant de toute la force de leurs muscles et venant se ranger autour des canots comme s'ils avaient résolu d'en faire le siège.

Henri et moi nous nous empressâmes de recharger nos armes. Quand à Joë, sans s'émouvoir de la multitude de nos ennemis qui rendaient la surface de la mer toute noire, il vint se placer à la tête du bateau, son harpon à la main.

Six engins de même sorte étaient placés sur le bateau, et un des rameurs était venu silencieusement se ranger auprès de chacun d'eux et saisit dans sa main le fer meurtrier.

Il fut bien évident que les animaux, malgré cet appareil redoutable, avaient résolu de percer de leurs défenses le plat-bord de l'embarcation et de le couler bas.

Nous mêmes les ennemis en joue et, en même

temps, sur un signal du chef, les sept harpons partirent à la fois et allèrent s'enfoncer profondément chacun dans les chairs d'un des assallants. Les bêtes frappées disparurent en plongeant et furent bien ôt retenues par la corde tendue.

Henri lâcha son coup de feu, et un hurlement plaintif vint témoigner de son adresse. J'allais l'imiter, quand je vis qu'un des bateaux était sérieusement attaqué. Un morse énorme avait enfoncé ses défenses dans le plat-bord et s'efforçait de grimper à l'assaut, tandis que les Esquimaux frappaient sur son crâne à grands coups redoublés de lance. Je le mis en joue et je lâchai la détente.

Le morse, la tête traversée par le projectile, ouvrit la gueule d'une façon démesurée, poussa un rugissement féroce, puis coula bas comme un bloc de plomb.

A cet instant, une autre bête monstrueuse, la plus énorme du troupeau et dont les défenses avaient un mètre de longueur au moins, traversa l'armée ennemie, et, nageant sur nous, ouvrait une gueule béante et mugissait avec furie.

Les fusils actuels ne sont pas longs à recharger, je m'appêtais à repousser ce nouvel agresseur, quand je vis le chef de notre bateau saisir l'arme d'Henri et mettre le monstre en joue.

Au moment où l'énorme bête, élevant la tête au-dessus du canot, allait s'abattre sur le plat-bord, une détonation se fit entendre et le morse, frappé en pleine gueule, fut tué sur le coup et coula à son tour comme une pierre.

Ce fut la fin de la bataille. Les morses, saisis d'une peur subite, plongèrent soudain en faisant rejaillir à grand bruit les eaux à l'entour d'eux. Quand ils remontèrent, ils beuglaient encore, mais ils étaient déjà à quelque distance et gagnaient le large de toute leur vitesse.

C'est ainsi que j'eus l'honneur de retrouver pour la première fois, avec Hans, le héros du *Polaris*.

JULES GROS.

LA MODE PRATIQUE

MODES NOUVELLES

Les accessoires. — Je commence par répondre à une de mes gracieuses lectrices au sujet des écharpes dont la mode revient : — Oui, on les fera absolument droites, genre Directoire, et en toutes étoffes, en dentelle, en mousseline, en tissu pareil à la robe, en tout ce qu'on voudra.

Le bon va garder aussi sa vogue pour la demi saison et les jours frais. Naturellement il n'est plus en fourrure, mais en plume, ou encore en dentelle, et alors terminé par un motif de jais.

Le succès du jour est le corsage de soie souple, suahou *merveilleux*, façon froncée ou à plis de lingerie. Les jupons de dessous en taffetas glaces, volants découpés, aux ressorts faisant tournure, sont très prisés. Du reste, le juponage consiste de plus en plus en aciers mis dans les robes mêmes, plutôt qu'en tournures séparées.

Le goût des soieries anciennes s'étend à tout, jusqu'aux modèles d'appartement. On en confectionne aussi des capuchons "bonne-femme", bordés de hautes dentelles pour servir de soirée.

Les tabliers pour dames et jeunes filles demeurent un coquet accessoire, aussi bien en cotonnade de fantaisie qu'en soie. La forme nouvelle est à bretelles avec une seule poche, genre sac, devant.

Les plissés rabattus auront peut-être raison, quand va venir la chaleur, des cols droits contre lesquels ils luttent depuis un an.

La montre, établie maintenant à des prix fort bas, se met partout : au poignet, dans un bracelet de cuir pour le voyage, dans la poignée de l'en-tou-s-cas, au coin du carnet ou du porte-cartes, etc.

La mode permet à présent de sortir avec son parapluie dans le fourreau. Il y a donc économie à mettre de côté soigneusement ce dernier, pour s'en servir seulement lorsque le parapluie commence à se faner, et prolonger ainsi son apparence de fraîcheur.

Voici bientôt le temps des premières communions. Il n'y a pas d'intérêt à dépenser beaucoup pour la toilette des enfants, qui servira peu. Il faut prendre les vêtements longs et larges en prévision du renouvellement.

COUSINE JEANNE.

Entre médecins "Diable, vous êtes fortement enrhumé, mon cher collègue! Il faudra soigner ça." "C'est vrai, je me suis laissé pincer. Je tousse comme un éléphant!"

ODE À LÉON XIII

A L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL

[Poésie déclamée par M. W. Poitras, à la séance de réception donnée à Mgr Soulé, à Montréal, le 16 mars 1883]

Salut, noble captif, immortel Léon treize
Vénéral pasteur qui par de la les mers
Fais respecter la croix que le barbare baise,
Salut, vois à tes pieds acourir l'univers,
Sur tous les coins du globe, ô successeur de Pierre,
Des millions de cœurs, à l'enfer disputés,
T'exhalent leur amour et l'acclamation leur Père,
Tes ennemis surpris en sont épouvantés.

Dix-huit siècles pas-és ont cimenté ton trône
Que le Christ a posé comme un immense roc
Qu'en vain, dans leur fureur, de l'océan qui tonne,
Les flots en écumant battent de leur grand choc ;
Il est resté vainqueur de la tempête immonde,
Et c'est de là Léon, sur ce trône éternel,
Que levant le regard sur ton troupeau, le monde,
Tu lui montres du doigt le beau chemin du ciel.

Les accords de ta voix vibrent purs et célestes
L'in fidèle étonné les écoute en tremblant,
Et bientôt, dépouille de ses erreurs funestes,
Il embrasse la croix et devient ton enfant.
Dans ton divin berceau un tigre sanguinaire
Morne s'introduit-il... Les larmes dans les yeux
Tu l'invites, et s'il est sourd à ta prière
L'anathème le frappe, et s'enfuit furieux....

Telle hésitant encore dans la nue enflammée,
La foudre grond- sourde et rappelle aux mortels
Que la puissante main du Seigneur est armée,
Et soudain, ébranlant les confis éternels,
Tombe et s'abat terrible aux pieds de l'incrédule,
Celui-ci lève au ciel un regard scrutateur
Et pâle, et tout tremblant, de désespoir recule,
En s'écriant, vaincu, toi seul est grand Seigneur !...

Mais dans les fers hélas, ô sublime pontife,
Tu demandes en vain ta juste liberté,
Tu pleures sur les fils de l'infame Cyphe
Qui bravant le Seigneur, ont ent l'impunité.
L'Europe s'en alarme, et pourtant ses grands maîtres,
Ne sentent plus couler dans leur cœur refroidi,
Le sang pur, généreux, de leurs nobles ancêtres.
Désertent l'étendard que l'enfer a maudit.

Cependant à travers cette affreuse tempête
Que l'esprit infernal suscite contre toi
Tu marches, le front haut de conquête en conquête,
Et fais étinceler le flambeau de la foi.
Du levant au couchant, partout dans le vieux monde,
Ta voix comme un écho que le ciel a porté,
Faisant couler à flots ta science profonde
A, de tes ennemis, vaincu l'impisté.

O France, souviens-toi de ton antique gloire,
Arme de tes yeux ce lugubre bandeau
Qui t'aveugle, l'accable et flétrit ton histoire....
Ecoute à int Louis, au fond de son tombeau ;
A son sublime exemple arme-toi de ton glaive,
Et vas dire à celui dont il aimait la loi :
" Pape, illustre captif, la France se relève,
Ton patrimoine est libre et tu redeviens roi."

Et l'on te chérira sur les lointaines plages,
Dieu te rendra la paix que tu cherches en vain,
Tu reverras ces jours, ces beaux jours d'autres âges,
Quand ton nom ébranlait le cœur du genre humain.
Mais, pourquoi demander l'appui de ces puissances
Puisque Dieu te soutient magnanime Léon,
Dans ses mains nous plaçons nos saintes espérances,
Bientôt tes ennemis auront courbé leur front.

Qui tremblez, ô grands rois, dans vos faibles retraites,
Tremblez, Dieu va punir votre indomptable orgueil.
Vous voulez renverser la croix et ses prophètes ?
Eh bien, Dieu vous attend, sondez votre cerveau !
Vos efforts sont vains, la barque de saint Pierre
Poursuit sa mission ; dans ses célestes flancs
Le mon le catholique enton se une prière
Dont les anges émus répètent le accents.

Debout au gouvernail, ô dévoué sublime,
Léon brave les flots et la combat au port,
L'élément infernal en vain roule et s'abîme,
Le p lote divin n'en paraît que plus fort ;
Son front rayonne pur sous sa large tiare,
Il s'urit av c grâce en regardant les cieus,
Car, là-haut, Jésus-Christ se dresse comme phare
Qui repand dans la nuit ses rayons merveilleux.

O Léon, qui pourra jamais chanter ta gloire
Le ciel même s'incline aux accents de ta voix,
La cathol cité résume ton li-toire,
Tu planes sur le monde et fais taire les rois.
Tu parles et ta voix ébranlant la poitrine
Vole de bouche en bouche au sein des nations
Chaque élan de ton cœur féconde ta doctrine
Et l'immortalité grave tes actions.

En vain l'impie a dit : " Le Pape dans les chaînes
Verra bientôt ses jours sombrer dans le tombeau
Les peuples réveillés partageront mes haines
Et m'acclamant va nqueur saluront mon troupeau."
Oh ! non, car en ces jours au milieu de l'orage
Qui semble soutenir cet espoir insensé
Le pontife reçoit l'universel hommage
Et du haut des grandeurs les rois l'ont encensé.

Cent fois, l'écho de Rome, a sous les oris du monde,
Tressailli d'allégresse et proclamé Léon,
Cent fois, l'org uil vaincu dans son ardeur immonde
A lancé vers le ciel, son terrible juron.

La papauté triomphe et l'Eglise enivrée
Entonne un chant d'amour à son divin époux....
Peuple qui l'écoutez dans son hymne sacrée
Prêtez lui vos concerts, peuples réjouissez !....

O Léon, digne objet de ce spectacle immense,
Toi que le siècle admire en chantant tes grandeurs
Reçois les tendres vœux des enfants de la France,
Ces enfants qui naguère arboraient tes couleurs.
Sur ce sol d'Amérique où ta sollicitude
Vient si souvent verser les flots d ton amour
Une race à genoux t'offre sa gratitude
Et te demande émue un sourire en retour.

Oni, souris, O Pontife, à cette jeune race,
Ton sourire est du ciel, et n'a rien d'ici-bas,
En s'épanouissant Dieu versera la grâce
Dont il remplit ton cœur et parfume tes pas.
Et fière de sa foi, brillante d'espérances,
A l'ombre de la Croix qui veille à son berceau,
Digne de son passé, fidèle à ses croyances,
Elle dira l'honneur de ton noble drapeau.

Montréal, 1888. J. W. POITRAS, E. E. D.

CHRONIQUES DE VOYAGES ET DE LA GÉOGRAPHIE

LES RELIGIONS AU CAUCASE.—Le christianisme, le mahométisme, l'orthodoxie grecque, se sont disputés la foi des Caucasiens. Ces religions n'ont pas détruit cependant encore le paganisme primitif, et pour beaucoup d'habitants il serait difficile de préciser à quelle religion ils appartiennent ou s'ils ont une religion définie. Le culte des arbres, des boquets sacrés est particulièrement répandu au Caucase. Les Svanes adorent le soleil et la lune. Les Tcherkesses adorent Chiblé, dieu de la foudre, de la guerre et de la justice. On rencontre aussi beaucoup de Caucasiens qui immolent un bœuf, dans leurs cérémonies chrétiennes.

UN LAO SOUTERRAIN.—Une curiosité naturelle vient d'être découverte en France dans la région des Causses de la Lozère et de l'Aveyron. M. Fabié, notaire à Peyroleau (Aveyron), a découvert un lac souterrain dans les entrailles de l'immense plateau calcaire du cauc-sé Méjean. C'est en pénétrant dans une vaste caverne que l'explorateur a découvert cette nappe d'eau derrière laquelle s'étendent de nombreuses galeries, dont M. Fabié et ses compagnons n'ont pu encore qu'esquisser la reconnaissance. Tout porte à croire qu'on se trouve là en présence d'une curiosité naturelle grandiose et capable d'égalier les merveilles de la grotte d'Adel-berg en Carinthie, peut-être même celles de la fameuse caverne Mammoth, aux Etats Unis.

POISSONS MÉLOMANES.—Aristote et Elien signalent quelques poissons, notamment du genre raie, dont la sensibilité aux sons musicaux était mise à profit par les pêcheurs. Deux hommes s'embarquaient dans un bateau, armés l'un d'instruments de pêche et l'autre d'un instrument de musique, et bientôt les accords tirés de ce dernier faisaient accourir les poissons, émus à point de se laisser prendre avec la plus grande facilité. Sur certaines côtes et dans quelques fleuves dans le Danub par exemple, les pêcheurs emploient quelquefois des moyens analoges, ou du moins ils se servent de cloches pour attirer le poisson. On sait du reste, contrairement à l'opinion longtemps admise que les poissons étaient insensibles aux sons, qu'on rassemble facilement, sur un point donné du bord, les carpes d'un étang qu'on a pris l'habitude d'appeler ainsi chaque jour pour leur distribuer de la nourriture.

LE NORD-OUEST CANADIEN.—Un flot d'émigration commence à se porter vers le nord-ouest canadien. Déjà le paquebot transantique *Parisien* a amené d'Europe au Canada, à lui seul, 500 immigrants qui, tous, excepté quarante, sont allés s'établir dans le nord-ouest. Un autre détachement composé de 120 immigrants belges s'est ensuite dirigé vers la même contrée, et le paquebot *Sarnia* doit arriver prochainement au Canada avec 450 immigrants destinés à la province d'Ontario et à la province de Manitoba. De plus, on calcule qu'au moins 5,000 fermiers de la province d'Ontario partiront ce printemps pour aller se fixer dans le Manitoba. Les nouveaux venus prendront leur place dans la province voisine. Des trains d'immigrants partent à tout instant de la gare du Pacifique à Montréal. On dit que les chemins transportent, en ce moment, infiniment moins d'immigrants dans l'ouest américain. C'est vers cette époque, jusqu'à la fin du mois d'avril, que les immigrants se rendent en plus grand nombre au nord-ouest, afin d'arriver à temps pour ensemençer leurs nouvelles terres.

Fragment de dialogue entre une mère coquette et une fille spirituelle. La mère, devant une glace : " Que donnerais-tu, ma chère enfant, pour avoir ma beauté ? " " Ce que tu donnerais, ma chère maman, pour avoir mon âge ! "

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Jos. Déchâtelet, 195, rue Lagauchetière ; F. Bergeron, 114, rue des Erables ; L. E. Denis, 16, rue Montana ; Dame Raphaël Cardinal, 124, rue Vitry ; P. V. H. Grenier, 258, rue St-Laurent ; Delle A. Marsan, 89, rue des Allemands ; J. A. Michaud, 1, rue St-Hubert ; Dame Gagnon, Hospice St-Charles ; Pierre Bédard, 198, rue St-Hubert ; Delle Aimée Aubin, 162, rue St-Maurice ; A. Raymond, 205, rue St-Paul ; Gaspard Quintal, 237, rue Champlain ; Dame Delima Chevalier, 146, rue Wolfe ; Damas Aubry, 143, rue Drolet ; Louis Bonhomme, 42, rue Latour ; J. S. Alary, 13, rue Amherst ; T. C. Gilmour, 414, rue des Seigneurs ; A. Fleury, 1509, rue Notre-Dame ; Arthur Geoffrion, 1260, rue Ste-Catherine ; Samuel Martel, 186, rue St-Hubert ; Dame George Pichette, 2030, Ste-Catherine ; E. Bazinet, 143, rue Pantaléon ; Amable Lupien, 24, rue Ste-Marguerite ; Auguste Larose, 122, rue Drolet ; Dame J-Bte. Binette, 12, rue Ste-Marguerite ; J. A. Thiboueau, 94, rue des Erables ; Del e Emma Bélec, 2404, rue Amherst ; Dame Joséphine Oulier, 19, ruelle Fullon.

Québec.—Emile Dassylva (\$15.00), 29, rue St-Dominique ; Dame Isidore Laforce, 214, rue d'Aiguillon ; Alph onse Keny, rue Conroy ; Joseph Garner, 254, rue St-Jean ; George Jobin, 53, rue des Prairies ; Adolphe Rouillard, rue Ste-Gertrude ; Charles Pageau, 148, rue la Reine ; Hégésippe Dorion, 10, rue Latou elle ; Delle Emilie Lessard, 105, rue la Reine ; Laurent Voyer, 20, rue Garneau ; Evariste Soucy, 85, rue St-Paul ; Olivier Lachance, 74, rue Lachapelle ; J. C. Richard, 133, rue des Com misaires ; Francis Broche, 36, rue St-Gabriel ; Dame Betsey Lescom, 247, rue St-Paul.

Ancienne Lorette, Québec.—Napoléon Alain.

St-Romual.—George Bittney.

Lévis.—Joseph Emond, Côte du Passage.

Pointe St-Charles.—Joseph Besseau, 44, rue St-Albert. Ste-Cunégonde.—Dame Edmond Lapointe, 47, rue du Moulin ; Dame J. B. Mainville (\$2.00), 172, rue Workman.

Hochelaga.—Joseph Nerron, 44, rue Desery.

Somerset.—Hy. Jutras.

Trois-Rivières.—H. Z. Lord (\$5.00) ; N. Marchand, organiste.

Chicopee Falls Mass.—Delle Marie Gaboury.

Ste-Anne des Plaines.—Maurice Leclair.

Maxville, Ont.—Arthur Gagnon.

Sherbrooke.—Delle Ursule Garan l.

QUARANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le quarante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'avril), aura lieu SAMEDI, le 5 MAI, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entree libre.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, raj portant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de le pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO., - 514 Smithfield St., Pittsburg, Pa.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 374.—ENIGME

Je suis en cuivre, en marbre,
On me tourne en tous sens.
Je m'entr'ouvre sur l'arbre
Aux beaux jours renais-sants.

Pour le " pékin " vulgaire
On m'habile de drap ;
Mais sur l'homme de guerre
Je brille avec éclat.

Dans un bouquet en gerbe
On me place avec soin
La robe est plus superbe....
Humble, j'ai plus loin.

Je suis beau, je m'en vante,
Et cependant, parfois,
Je deviens l'épouvante
Des gracieux minois !

Pour clor-, jeune fille,
Ce joyeux entretien,
Dans vos lèvres, je brille....
Je ne vous apprend rien !....

No 375.—PROVERBE A RECONSTRUIRE

Retrouver un proverbe connu, par la décomposition de la phrase suivante :

LES MÊMES ABBÉS ?... QUELS SIRE ?

SOLUTIONS :

No 373.—Les mots sont : Monstre, Montre.

ONT DEVINÉ :

Ninette, Saint-Hyacinthe ; Mde Roy, Ottawa ; Frs. X. C. l'Islet ; Albert Rouleau, Saint-Pascal de Kamouraska ; F. Routhier, Sorel ; Sophie Leclerc, M. Dupuis, E. Langlois, Mile Azélie Campeau, Québec ; L. D. Cartouche, Moïse Mercier, Montréal ; A. N. Vézina, Beaupré ; P. La Bombarde, Québec.

ANT. R. VALLEE

Marchand de timbres - poste pour collections

406, LAGAUCHETIÈRE, MONTRÉAL

Agents demandés

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 4 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BATISSES DES SEIGNS) MONTRÉAL

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

Grande Vente à Bon Marché

A LA NOUVELLE MAISON

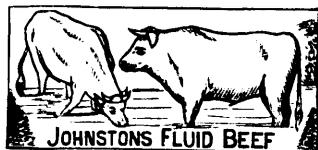
DUPUIS & LABELLE

Venant d'arriver un lot considérable de Broderies Insertions, Dentelles, Cotons Jaunes, Cotons Blancs, Cotons Carreautés, grand choix d'Indiennes dans les bonnes qualités et les patrons les plus distingués, le tout pour être vendu à prix réduits et à UN SEUL PRIX, chez

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne

26578



NOURRITURE PARFAITE POUR ENFANTS

Attendu qu'elle contient tous les éléments de nutrition nécessaires aux besoins physiques de la croissance des garçons et des filles si elle est donnée régulièrement aux enfants, elle sera la base de la santé, de la force et de l'intelligence.

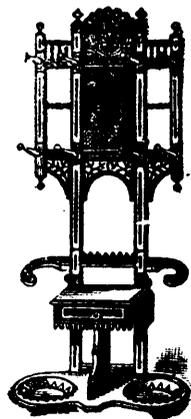
HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18—RUE SAINT-LAURENT—18

MONTRÉAL

LISEZ :



- SIDEBOARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBOARDS en vieux frêne pour..... 18.00
- SIDEBOARDS en cerisier pour..... 21.60
- SIDEBOARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBOARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos prix. Une visite vous convaincra

WM. KING & CIE.,

NO 652 RUE CRAIG

AUX JEUNES MARIÉES !!

VENEZ ET



VOYEZ !!

MES SPECIALTES CETTE SEMAINE SONT :

Mes jolis sets à diner de 103 à 116 morceaux

— ET —

Mes Sets de Chambre tous nouveaux de \$2.25 et \$2.50

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

L. DENEAU,

2023 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame

P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 16 MAI PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

- PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
- DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFÈVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL

NE BUVEZ PAS

Ce mauvais whiskey, cette mauvaise bière, faits avec presque tous les rebuts de la terre, mais donnez une commande au

No 54, SQUARE VICTORIA,

pour une quantité

D'Eau de la Source St-Léon

Commandes exécutées promptement. Prenez vos remèdes chez les meilleurs pharmaciens. Prenez votre Eau Saint-Léon au bureau central, 54, square Victoria, Montréal.

A. POULIN, GÉRANT.

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Gueris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉE PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1476

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 28 avril 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

Du calme, monsieur le marquis... répondit le médecin illustre : tout ce que peut faire un homme, je le ferai, vous n'en doutez pas. —Je sais, docteur, que votre savoir est immense et presque infailible... je sais que votre dévouement est sans bornes, aussi je compte sur vous comme je compterais sur Dieu lui-même...

—Dieu seul est tout-puissant ! murmura le médecin, tandis que Tancrede l'entraînait dans la chambre à coucher.

Après avoir appuyé sa main pendant quelques secondes sur la veine et sur le front de Pauline, le docteur demanda :

—Madame la marquise éprouvait-elle depuis quelques jours des symptômes alarmants ?...

—Je n'en ai remarqué aucun... répondit Tancrede : je me suis séparé de ma femme hier dans l'après-midi... Elle semblait jouir de la meilleure santé...

—Soupçonnez-vous la cause de cette crise terrible ?

Le marquis secoua la tête négativement. Il ignorait les événements nocturnes dont son château venait d'être le théâtre, et aucun des valets ne s'était senti le courage de l'arracher aux poignantes préoccupations de sa douleur pour l'insinuer des faits accomplis.

—Quand êtes-vous revenu ? reprit le docteur.

—Il y a une heure à peine...

—Eh bien !, en votre absence, il a dû survenir quelque catastrophe de nature à déterminer chez madame la marquise une soudaine et violente perturbation des facultés physiques et morales.

Tancrede se tourna vers le valet de chambre de Pauline pour l'interroger.

—Monsieur le docteur ne se trompe point... répondit Laurent : il s'est passé cette nuit, ici, d'étranges choses...

—Quelles sont ces choses ? demanda vivement le médecin. Parlez ! il importe que je sache tout.

Laurent s'empressa de raconter dans ses moindres détails le drame auquel nous avons fait assister nos lecteurs. Tancrede l'écoutait avec une stupeur indicible, et se demandait tout bas :

—Est-ce un rêve ?

—Je comprends maintenant ! reprit le docteur Louis, lorsque Laurent eut achevé son récit, à l'heure du danger madame la marquise a fait preuve d'un courage surhumain... Elle a poussé ce courage jusqu'à l'héroïsme dans la lutte victorieuse soutenue par elle pour sauver son enfant, mais, presque sans exception, la nature fait payer de façon cruelle tout abus des forces vitales ! Vous en avez sous les yeux un douloureux exemple... Madame la marquise expie la grandeur de son dévouement maternel ! Les plus hautes cimes attirent la foudre ! Cette mère sublime est terrassée par le mal.

Des torrents de larmes coulaient sur les joues pâles de Tancrede. Il saisit la main du docteur Louis et il balbutia d'une voix presque éteinte :

—Vous la sauverez, n'est-ce pas ?

—Je l'espère, monsieur le marquis ! répéta le médecin dont les paupières étaient humides, le péril est immense, il faut que je l'avoue, mais je crois à la justice de Dieu, et, quand bien même un miracle serait nécessaire pour sauver cette noble femme, je ne désespérerais point encore !...

.

Après avoir quitté le parc par la petite porte pratiquée dans la muraille de clôture et lorsqu'il eut refermé cette porte derrière lui, Lascars, essoufflé par sa course rapide, certain d'ailleurs de

sormais qu'il ne risquait plus d'être poursuivi, s'arrêta pour reprendre haleine. L'incendie de la glacière projetait dans l'espace ses clartés rouges et sinistres, et mettait des reflets intermittents sur les feuillages et sur les troncs des vieux arbres... Le baron se frotta les mains et son visage prit une expression joyeuse...

—Décidément, se dit-il, lorsqu'il m'est arrivé de me plaindre de mon étoile, j'ai fait preuve d'une impardonnable ingratitude ! Jamais créature humaine ne fut, plus que moi, constamment favorisée ! Tout me réussit ici-bas ! j'achève à peine de dévorer ma fortune, que déjà une nouvelle source de richesse m'arrive du ciel ou de l'enfer ! je me jette comme un fou dans des situations impossibles où tout autre périrait cent fois pour une !... j'en sors, et j'en sors triomphant ! Il y a moins d'une heure, j'étais prisonnier et, selon toute apparence, irrévocablement perdu ! me voici libre, et maître de l'avenir ! Pauvre marquise, elle me croit rôti, et se garde bien, je le parierais, de donner une larme à ma cendre ! Pour la seconde fois la voilà veuve d'un mari vivant ! Mort de ma vie, elle va faire un beau rêve !... mais gare au réveil !

Lascars entendit sa main droite vers le château de Port-Marly avec un geste moitié railleur, moitié menaçant, puis il descendit sans se presser la pente douce de la colline, et, certain d'avance qu'il ne trouverait plus au pied de la berge les bateaux plats des Pirates de la Seine, il prit le chemin du Bas-Prunet. Arrivé en face de l'auberge du Gougon-Aventureux, il fit halte. Les portes et les volets du Cabaret-Rouge étaient soigneusement clos. Aucune lueur, même la plus pâle, ne s'échappaient par leurs fissures.

—Sauvageon dort là-dedans un sommeil du juste ! se dit Lascars en riant. L'éveillerai-je ? à quoi bon ? j'aurais quelques remords de troubler un repos qui l'arrondit si bien !...

Le baron traversa la route, sauta dans l'un des canots amarrés le long de la berge qui faisait face au Cabaret-Rouge, assujettit les avirons et mit le cap sur le Moulin-Rouge. En vertu des sévères règlements de discipline introduits par le prétendu Joël Macquart dans la troupe de bandits dont il était le chef, chaque nuit une sentinelle, relevée de deux heures en deux heures, faisait le guet sur la plus haute marche du petit embarcadère, avec la consigne de donner l'alarme si quelque embarcation suspecte se présentait pour aborder. Lascars fit glisser son canot parmi les pilotis de l'estrade ; il atteignit l'embarcadère et mit pied à terre sans qu'une voix criât :

—Qui va là ?

Surpris et irrité de cette infraction aux usages établis, le baron gravit les marches en se promettant de punir sévèrement le factionnaire distrait ou endormi ; mais il s'aperçut bien vite que personne ne montait la garde. En même temps un grand tapage de voix criardes, un tumulte inouï de chants, de vociférations, de blasphèmes, s'échappant de l'intérieur même du Moulin-Rouge, frappèrent ses oreilles. A ce tumulte se mêlait le bruit particulier des gobelets agités sur la table, des bouteilles entrechoquées.

—Que se passe-t-il donc ici ? se demanda Lascars, est-il possible, est-il vraisemblable que ces bandits aient choisi pour faire orgie la nuit même où leur chef, lâchement abandonné par eux, se trouve prisonnier ? car enfin ils ignorent que je suis redevenu libre.

Curieux de savoir d'une façon positive à quoi s'en tenir avant de se présenter à ses hommes, le baron fit le tour du vieux bâtiment, et s'aidant des anfractuosités de la muraille et des lierres entrelacés qui remplaçaient tant bien que mal une échelle, il se hissa jusqu'au niveau d'une des fenêtres éclairant la grande salle occupée jadis par les blutoirs et les meules, et convertie en dortoir et en réfectoire pour les pirates. Lascars eut bientôt la preuve que ce qui lui semblait vraisemblable était parfaitement vrai. Les bandits faisaient orgie ! Au milieu de la table un tonneau de vin trônait sur un chantier improvisé à l'aide d'un chevalet à scier le bois. Son robinet mal fermé laissait couler goutte à goutte sur la nappe une partie de son contenu. Tout à l'entour se pressaient des cruches à demi pleines, entremêlées de flacons d'eau-de-vie et de bouteilles de liqueur. Chacun des bandits avait en outre à côté de lui sa

cruche particulière et sa bouteille spéciale auxquelles il donnait de fréquentes et de longues accolades. Lascars ne pouvait entendre distinctement les paroles prononcées au milieu du brouhaha général, mais l'ivresse éclatait dans les attitudes des buveurs, dans leurs gestes bizarres et violents, et surtout dans l'expression exaltée ou bestiale des visages pourpres et livides. Les caves du Moulin-Rouge renfermaient un notable approvisionnement de barriques de vins, de tonnelets d'eau-de-vie et de paniers de liqueurs provenant du pillage de bateaux marchands faisant route vers Paris ; mais le baron, sachant à merveille que les fureurs ou les abrutissements de l'ivresse sont incompatibles avec toute discipline, ne confiait à personne les clefs des caves et faisait monter en sa présence, chaque matin, la quantité de vin et de spiritueux nécessaire aux repas de la journée. Or, la première action des bandits, aussitôt qu'ils s'étaient vus sans chef et livrés à eux-mêmes, avait été de forcer les serrures ou de briser les portes qui sauvegardaient les dangereux liquides, et de se plonger à corps perdu dans les excès de la plus abjecte ivrognerie. Le baron haussa les épaules avec dégoût.

—Si ces misérables n'avaient pas à leur tête un homme tel que moi, murmura-t-il, avant quinze jours ils seraient pendus depuis le premier jusqu'au dernier.

Tout à coup, et au moment où Lascars allait quitter son poste d'observation, il se fit dans la salle un mouvement imprévu. Le lieutenant Liseron, qui depuis quelques minutes semblait ruminer un grand projet, se dressa sur ses jambes et soutenu par deux de ses collègues presque aussi avinés que lui, parvint à escalader la table, au milieu de laquelle il se tint debout, grâce au tonneau qui lui servit de point d'appui.

VI

Une fois en possession de cette tribune improvisée, le lieutenant exprima par sa pantomime qu'il éprouvait l'impérieux besoin de prononcer un discours, et qu'il engageait ses compagnons à lui prêter une oreille attentive. L'ivresse est généralement bavarde. Réduire au silence une compagnie de buveurs n'est pas chose facile. Chacun des ivrognes pris à part consent volontiers à ce que son voisin se taise, mais sans renoncer lui-même à parler. Les tentatives de Liseron pour amener un calme relatif échouèrent d'abord de façon complète ; le tumulte restait le même. Peu à peu, cependant, à force de supplications et de gestes, il obtint ce que dans le langage des matelots on appelle une *embellie*, en d'autres termes, l'infurnal tapage alla décroissant, et les clameurs désordonnées firent trêve pendant quelques secondes.

Le lieutenant, comme bien on pense, ne laissa point échapper une occasion si belle de mener à bonne fin ses velléités oratoires. Il cambra son torse, prit une attitude d'orateur et ouvrit la bouche.

—Ah ! diable ! murmura Lascars, je n'entends pas un mot de ce que dit ce drôle !

Dès sa première phrase Liseron fut interrompu. Les cris, les chansons et les éclats de rire recommencèrent de plus belle. Furieux de ce contretemps, le lieutenant devint aussi rouge que la crête d'un coq ; il frappa du pied, faisant s'entrechoquer cruches et gobelets, puis saisissant deux bouteilles vides, il écrasa l'une avec fracas sur les dalles et lança l'autre à travers l'espace. Cette dernière, dirigée par le hasard intelligent, alla tout droit vers la fenêtre derrière laquelle se tenait le baron, et traversa les vitres qu'elle brisa en mille éclats dont quelques-uns effleurèrent le visage du guetteur, mais sans le blesser.

—A la bonne heure ! se dit Lascars en riant, maintenant rien ne m'empêchera plus d'entendre !

L'action énergique du lieutenant venait d'obtenir un nouveau silence. Il se hâta d'en profiter et il s'écria :

—Sacrebieu, camarades, êtes-vous des hommes ?

—Oui, morbleu ! répondirent toutes les voix.

—Si vous êtes des hommes, poursuivit Liseron, ne vous conduisez donc pas comme une troupe tapageuse d'écoliers en maraude et de polissons bons à fouetter !... Ai-je la prétention d'être un orateur ? nullement ! j'ai comparu plus d'une fois

dans ma vie devant les juges du grand Châtelet, mais ce n'était point en qualité d'avocat, vous le savez bien ! cessez donc de m'interrompre hors de tout propos, et écoutez-moi, car ce que j'ai à vous dire est dans votre seul intérêt.

—Il a raison ! s'écrièrent plusieurs voix, écoutons-le.

—Une troupe de braves compagnons tels que nous est capable de faire de grandes choses ! continua le lieutenant, nous l'avons prouvé souvent depuis que nous sommes installés au Moulin-Rouge.

Les Pirates de la Seine, enchantés de se payer à eux-mêmes un juste tribut de louanges, s'empresèrent d'applaudir. Liseron poursuivit :

—Mais si vigoureux, si bien constitué que soit un corps, ce corps cesse d'exister aussitôt qu'il n'a plus de tête. Prenez un géant, mes camarades, coupez-lui le cou, et vous verrez ! nous ressemblons à ce géant... Notre tête, à nous, c'est notre chef, or, nous n'avons plus de tête, puisque Joël Macquart est mort, et nous sommes menacés d'une prochaine et inévitable dissolution.

—Ah ! se dit Lascars, ils me croient mort ! c'est donc pour cela qu'ils ont si vite abandonné le châtelet. Ceci me dispose à l'indulgence, car ces bandits sont moins coupables que je ne le pensais d'abord !...

—Camarades, reprit le lieutenant, qu'arrive-t-il à la cour quand un monarque passe l'arme à gauche, malgré son sceptre et sa couronne ? il arrive tout bonnement qu'un seigneur ouvre une fenêtre, et que par cette fenêtre, il dit au bon peuple : *Le roi est mort !... vive le roi !* Ensuite les choses se remettent à marcher comme avant, seulement le chef s'appelle Louis XV, au lieu de s'appeler Louis XIV ! L'exemple de la cour est bon à suivre quelquefois !... Camarades, donnons-nous un chef, Joël Macquart est mort ! vive son successeur !

—Oui, oui... crièrent aussitôt les bandits avec une presque complète unanimité, nommons un chef ! nommons un chef ! mais qui nommerons-nous ?...

—Je vais vous le dire, répliqua Liseron, et, comme vous êtes gens de bon sens, vous ne manquez pas de me comprendre. Feu notre capitaine Joël Macquart avait des qualités.

—En avait-il ? interrompit une voix goguenarde.

—Insolent !... murmura Lascars.

—Il en avait ! répondit le lieutenant, elles étaient même incontestables, et quoiqu'il fût un chef souvent hautain, parfois bien rude, et de difficile humeur, il ne manquait ni de ce coup d'œil sûr, ni de cette décision prompte, ni de cette volonté ferme, qui font les capitaines habiles !... c'est à Joël Macquart, camarades, que nous devons d'être ce que nous sommes !... il sera difficile de le remplacer, et je ne vois parmi nous tous qu'un seul homme à peu près capable de continuer son œuvre.

—Et celui-là, quel est-il ? demandèrent de tous côtés des voix impatientes.

—Celui-là, répondit Liseron, c'est le confident intime de feu Joël Macquart, son bras droit... son autre lui-même... en un mot, son lieutenant ! Camarades, je me crois digne de marcher à votre tête... je me propose... m'acceptez-vous ?

—Voyez-vous l'ambitieux ! murmura Lascars saisi d'une folle envie de rire, les fumées du pouvoir qu'il convoite le grisent pour le moins autant que les fumées du vin !

Un tumulte inouï s'éleva dans la grande salle du Moulin-Rouge à la suite des dernières paroles de Liseron. Ces paroles avaient eu le privilège de mettre tous les amours-propres en fermentation et de réveiller toutes les ambitions. Tel Pirate de la Seine qui n'avait pensé jusqu'alors qu'à suivre la consigne tant bien que mal, se sentait saisi tout à coup d'une soif soudaine de domination. Personne ne voulait plus obéir ; tout le monde voulait commander. Combien de fois n'at-on pas vu (dans des circonstances d'une gravité suprême) des nations entières prises de cette fièvre, ou plutôt de ce vertige d'autorité. Au milieu de l'infénel tumulte où les voix se mêlaient en un crescendo formidable, Landrinet, Casque à mèche, et Patte-Poule faisaient rage, et criaient à eux seuls plus haut que le reste des Pirates. On se souvint que ces trois coquins, en compagnie de

Liseron, avaient appartenu jadis à la bande des *Lapins* dont nous connaissons les exploits sinistres et dont le farouche Huber était le capitaine. A ce titre, ils se croyaient au commandement suprême des droits égaux à ceux du lieutenant, et se trouvaient par conséquent fort disposés à mettre le couteau à la main pour faire respecter ces droits. On entendait retentir les mots suivants, incessamment répétés :

—Liseron capitaine ! voyez-vous ça !... ah ! ah ! quel joli capitaine !

—Et pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

—Moi seul je puis revendiquer avec toute justice la succession de Joël Macquart !

—Personne autre que moi ne doit commander ici.

—Personne autre que moi ne sera capitaine !

—C'est ce qu'il faudra voir.

—On pourra l'empêcher !

—Et qui donc l'empêcherait ?

—Moi, sans aller plus loin.

—Viens-y donc !

—Ah ! tu me défies !... eh ! bien, ma foi, tant pis pour toi !

Déjà les lames nues des couteaux étincelaient. Quelques minutes encore, sans doute, et le sang allait couler sur l'acier !

—Les drôles vont s'entrégorger pour l'amour d'une succession qui n'est point ouverte ! pensa Lascars. Dois-je intervenir à l'instant même et mettre le holà ? ma foi non ! qu'ils s'arrangent ! si quelques-unes de ces brutes s'en vont dans l'autre monde, il en restera toujours assez dans celui-ci.

Le baron se disposait donc à assister invisible et impassible à la bataille imminente, lorsqu'une voix demanda :

—Etes-vous bien certains que Joël Macquart soit mort ?

Cette simple question produisit l'effet d'une douche glaciale sur toutes ces ardeurs belliqueuses. Les Pirates de la Seine se regardèrent les uns les autres et le silence le plus complet succéda sans transition, au brouhaha dont nous avons parlé.

—Si nous sommes sûrs que Joël Macquart est mort ? répéta Patte-Poule au bout d'une seconde, ma foi non !... nous ne savons à cet égard que ce que Liseron nous a dit, mais la certitude du lieutenant paraissait absolue.

—Elle l'est encore, répondit Liseron, autant du moins que puisse l'être une certitude de ce genre, j'ai vu le corps du capitaine étendu roide sur le tapis de la chambre de la marquise.

—Comment avait-il été tué ? demanda Patte-Poule.

—Je l'ignore.

—D'un coup de pistolet, peut-être ?

—Je n'ai rien entendu.

—Le cadavre avait-il un trou dans la poitrine, ou la gorge coupée ?

—Je n'ai pas vu de sang.

—Mais alors s'écrièrent deux ou trois bandits, le capitaine pouvait fort bien n'être qu'évanoui.

—Tonnerre d'enfer, s'il est vivant comme cela me paraît probable, reprit impétueusement Patte-Poule, il est prisonnier, et s'il est prisonnier, nous sommes perdus.

—Perdus ! répétèrent toutes les voix, même celle de Liseron, pourquoi perdus ?

—Parce que Joël Macquart, qui s'est sottement laissé prendre ainsi qu'un rat dans une ratière, nous livrera tous pour sauver sa tête !... répondit l'ex-Lapin. Camarades, n'en doutez pas, il fera bon marché de nous ! déjà peut-être il a parlé, et demain, au point du jour, les brigades de la maréchaussée viendront nous traquer ici ! Si nous les attendons, notre affaire est certaine ! nous serons pendus haut et court !

Un souffle d'épouvante passa sur l'assemblée. Tous ces bandits aux trois quarts ivres furent saisis d'une terreur panique semblable à celle qui les avait mis en fuite, quelques heures auparavant, dans les couloirs et les galeries du château de Port-Marly.

—Mort de ma vie, il ne faut pas attendre les gens de justice, balbutia Landrinet, décampons avant qu'ils n'arrivent ! ils trouveront le nid, c'est vrai, mais les oiseaux seront dénichés.

Cette ouverture fut acclamée avec enthousiasme.

—Oui, oui, partons ! dispersons-nous, s'écria

Patte-Poule, mais auparavant, camarades, deux propositions à vous adresser.

—Parle ! parle ! nous t'écoutons.

—La première, c'est de briser à coups de hachette le grand coffre de fer qui se trouve dans la chambre du capitaine, et dont lui seul a les clefs.

Le coffre est plein d'argent, j'en suis sûr ! le capitaine se faisait la part du lion, nous nous partagerons les trésors amassés à nos dépens.

—Oui, oui ! répondit la foule avec des trépignements de joie, à sac la caisse du capitaine ! à sac !

—Une seconde proposition est celle-ci, reprit Patte-Poule, mettons le feu aux quatre coins du Moulin-Rouge ! éclairons notre retraite par un vaste incendie, et que les gens de justice, quand ils viendront à la curée, ne trouvent ici qu'un monceau de cendres à la place de l'aire des valets !...

VII

Un enthousiasme immense, unanime, accueillit les dernières paroles de Patte-Poule, et cet enthousiasme se formula par des ouragans de clameurs retentissantes comme le tonnerre. Les pirates eux-mêmes, ceux qui ne se tenaient debout qu'à grand-peine, ceux qui dormaient couchés sous la table, se soulevèrent et se ranimèrent pour crier, ou plutôt pour hurler avec les autres :

—A sac le coffre de Joël Macquart ! le feu au moulin ! le feu au moulin !

En même temps les bandits, hommes d'action avant tout, et désireux de réaliser au plus vite de si louables projets, se dispersèrent dans la grande salle, et saisirent les uns les haches, les autres les torches qui leur tombèrent sous la main.

—De par tous les diables de l'enfer, murmura Lascars avec une véritable épouvante, les misérables le feraient comme ils le disent ! il n'y a pas une minute à perdre pour les arrêter, si même il n'est déjà trop tard !

Le baron, les pieds soutenus par les entrelacements du lierre et des ronces, s'accoudait au rebord extérieur de la fenêtre. Il se hissa par la force des poignets, se tint debout et en équilibre sur ce rebord, enfonça les châssis d'un vigoureux coup d'épaule, jeta la fenêtre en dedans et bondit au milieu de la salle en s'écriant :

—Mordieu, mes maîtres, il me semble que vous allez bien vite en besogne ! Tonnerre d'enfer, quelle mouche vous pique ! attendez au moins que je sois mort pour vous partager mon héritage !

Dans le premier moment de trouble qui suivit ce coup de théâtre, les Pirates de la Seine, lâches coquins s'il en fut et très superstitieux de leur nature, quoique s'abstenant volontiers de croire en Dieu, prirent le nouveau venu pour une apparition de l'autre monde, et la stupeur les cloua sur place. Bientôt ils reconnurent Lascars, ou du moins Joël Macquart, et leur effroi changea de nature. Le chef venait de les surprendre en pleine révolte. Le cas était grave, et la juste colère de celui qu'ils comptaient de dépouiller, pouvait entraîner pour eux tous des suites funestes. Le premier coup d'œil jeté par le baron sur les visages effarés des misérables tremblants devant lui et semblant attendre la foudre prête à les frapper, lui prouva qu'il n'avait rien perdu de son prestige, et que son empire sur ces hommes était toujours celui d'un dompteur sur les bêtes fauves qu'il a muselées et mises en cage. Rassuré par cette certitude, Lascars porta haut la tête, promena des regards menaçants autour de lui, croisa ses bras sur sa poitrine et reprit d'une voix sèvere :

—Mordieu, mes maîtres, il se passe cette nuit d'étranges choses. Pour la première fois, depuis que je suis à votre tête, je me trouve en péril et vous m'abandonnez !... Vous êtes donc bien lâches !...

—Capitaine, balbutia Liseron dont l'effarement et l'angoisse ne sauraient se décrire, nous vous avons cru mort.

—C'est votre seule excuse ! répondit Lascars d'un ton froid.

—Si nous avons supposé qu'il vous restait un souffle de vie, reprit le lieutenant, nous nous serions faitégorger de grand cœur, jusqu'au dernier, je le jure, pour vous tirer de ce mauvais pas.

—Vous voyez que je n'avais pas besoin de personne, répliqua fièrement le baron, à moi seul je vaudrais plus que vous tous !

Les Pirates baissèrent la tête avec confusion.

et ce muet témoignage prouva qu'ils partageaient l'opinion formulée sur lui-même par le capitaine.

—Depuis une heure, continua ce dernier, je vois ce qui se fait, j'entends ce qui se dit dans cette salle!... J'ai quelque indulgence pour les vains propos enfantés par une ivresse brutale! je consens même à vous pardonner les projets de pillage et d'incendie dirigés contre cette demeure et contre moi, mais il est une infamie que je ne veux point pardonner et que je dois punir.

Lascars s'interrompit pendant quelques secondes. Les bandits échangeaient entre eux de furtifs regards. Ils semblaient se demander les uns aux autres quelle était cette infamie et quelle serait cette punition, et comme personne ne se sentait la conscience nette, tous tremblaient. Le baron très satisfait de l'épouvante qu'il faisait naître, saisit brusquement un pistolet à la ceinture de l'un des gredins qui se trouvaient à côté de lui; il s'approcha de Patte-Poule, et lui appuyant sur la poitrine le canon de ce pistolet, il dit d'une voix tonnante :

—Misérable! tu m'as accusé d'être prêt à livrer vos têtes pour racheter la mienne! tu m'as accusé de lâcheté et de trahison, moi qui verserais la dernière goutte de mon sang pour sauver le dernier de mes compagnons! si tu avais essayé de me tuer, je te pardonnerais peut-être, mais tu m'as calomnié et je suis sans pitié! Je te juge et je te condamne!... tu vas mourir!

Patte-Poule éperdu, affolé de terreur, se laissa tomber à genoux et balbutia des supplications entremêlées de sanglots et de serments. Il sentait contre sa tempe le froid glacial de l'anneau métallique d'où la mort allait sans doute jaillir, et cette sensation donnait à ses prières suprêmes une bizarre éloquence. Les Pirates du Moulin-Rouge, impressionnés au plus haut point par la mise en scène de Lascars, ne songeaient ni à venir au secours de leur camarade, ni même à solliciter sa grâce. Ils reconnaissaient tacitement la justice de la sentence. Pendant quelques secondes, le baron laissa parler le bandit, dont une sueur brûlante inondait le front décomposé.

—Te repens-tu? lui demanda-t-il enfin.

—Je me repens de toute mon âme... je me repens de toutes mes forces!... s'écria Patte-Poule qui crut entrevoir une lueur d'espérance dans la question que lui adressait le capitaine. Ce n'est pas moi qui parlais tout à l'heure, je vous le jure. C'est l'eau-de-vie! l'eau-de-vie seule à fait tout le mal!... j'étais ivre.

—Tu ne recommenceras jamais?

—Plutôt que de recommencer, j'arracherais ma langue de ma bouche et je la jetterais dans un brasier.

—Je te fais grâce... relève-toi!... Mais prends garde à l'avenir!... je ne te perdrai pas du vue désormais, et ta première faute sera comptée double!

Patte-Poule, transporté d'une joie folle, car il s'était cru mort pendant quelques instants, essaya de se relever, mais vainement; ses genoux, amollis par l'émotion, ployaient sous lui à chacune de ses tentatives. Il ne put que saisir les mains de Lascars et les embrassa avec une ardente expression de reconnaissance, expression mentieuse, car il se disait en même temps :

—Tu me payeras la peur que tu viens de me faire, Joël Macquart!... je suis sûr que depuis cinq minutes mes cheveux ont blanchi!... j'attendrai mon jour et mon heure, et, foi d'homme, je me vengerai! s'il faut attendre longtemps, que m'importe! la vengeance se mange très bien froide!

Lascars venait de se créer, à son issu, un irrécyclable et terrible ennemi!... la comédie jouée par lui vis-à-vis de Patte-Poule, dans le but unique de fortifier son influence et son autorité sur les Pirates de la Seine, devait un jour lui coûter bien cher. Le calme le plus complet régnait de nouveau au Moulin-Rouge, les dernières traces disparaissaient rapidement. Joël Macquart parut satisfait de ce retour aux convenances. Il daigna même répondre en bon prince aux questions de Liseron et instruire ses hommes d'une partie des événements accomplis au château de Port-Marly après leur départ. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il ne dit pas un mot des circonstances antérieures qui plaçaient la marquise d'Hérouville dans sa dépendance absolue!

—Nous n'avons pas gagné la première manche, capitaine... dit le lieutenant d'un ton sentencieux, après avoir écouté son chef, c'est malheureux, sans doute, mais rien n'est compromis! le coup est à refaire, voilà. Quand prendrons-nous de nouveau les cartes?

—Compère Liseron, répliqua Lascars en souriant, tu me demandes ce que j'ignore, mais je puis te dire tout de suite que c'est moi seul qui jouerai la partie quand le moment en sera venu!

Le jour allait paraître. Le baron se retira dans sa chambre pour y chercher un repos dont il avait certes grand besoin, mais, avant de quitter Liseron, il lui donna l'ordre de revêtir, séance tenante, son déguisement de colporteur et de se rendre au château, ou du moins au village de Port-Marly, afin d'interroger l'opinion publique. Il était midi, et Lascars se réveillait à peine, lorsque le lieutenant revint au Moulin-Rouge, après avoir accompli sa mission.

—Eh bien? lui demanda le faux Joël Macquart, quels sont les bruits de la contrée? s'occupe-t-on de nous dans le monde?

—Capitaine, il n'est pas plus question de la bande que si la bande n'existait pas. On ne parle, dans le pays, que du téméraire aventurier qui, cette nuit, a forcé l'entrée du château, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, et qui s'est laissé ce matin brûler tout vif à la glacière... Mais ce n'est point là la grande nouvelle...

—Il y a donc une grande nouvelle?

—Ah! je le crois bien!... et cette nouvelle la voici: il paraît sûr et certain que M. le marquis d'Hérouville portera ce soir même le deuil de sa femme.

Lascars fit un brusque mouvement.

—La marquise est malade? s'écria-t-il.

—Si malade, capitaine qu'on désespère de la sauver!

—Allons, c'est impossible!

—Pourquoi donc?

—J'ai vu la marquise il y a quelques heures à peine... Elle était pleine de force et de vie!... Elle ne semblait même pas souffrante!

—Le mal marche vite, capitaine, répliqua Liseron, que de gens on a vu bien portants aujourd'hui et demain enterrés! Toujours est-il que madame d'Hérouville est quasi perdue... On est allé quérir à Paris un grand docteur, un des médecins du roi, rien que ça! il est arrivé en poste, à quatre chevaux, ce docteur, et il a dit qu'il n'y pouvait rien et que la marquise allait rendre l'âme à moins d'un miracle... Tout le village est dans la désolation; les domestiques du château poussent de grands hélas! et sanglotent à qui mieux mieux, quant au marquis, il devient fou; il se frappe la tête contre les murs; il parle de se détruire de sa propre main, et c'est une pitié, paraît-il, que de le voir et que de l'entendre.

Le visage de Lascars était devenu sombre; ses sourcils se contractaient; des rides profondes se creusaient sur son front et aux angles de sa bouche.

—Allons, murmura-t-il avec une rage sourde, mon étoile se voile de nouveau! vais-je donc faire naufrage au port?

Puis il ajouta d'un ton de farouche ironie :

—Ce pauvre marquis d'Hérouville est, en vérité, trop bon de se livrer à ce grand désespoir, car, si sa femme vient à mourir, franchement, j'y perdrai plus que lui...

VIII

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements qui remplissent les précédents chapitres. La marquise d'Hérouville avait été pendant quinze jours entre la vie et la mort, mais les forces de la jeunesse étaient enfin demeurées victorieuses dans cette lutte suprême où chaque heure semblait devoir amener une catastrophe, et la convalescence avait commencé. Les progrès de cette convalescence furent rapides, grâce à la bonté de la constitution de Pauline, grâce surtout aux soins infinis, incessants, infatigables, dont Tancrede entourait sa femme bien-aimée. A mesure que la santé revenait à la marquise et que des teintes faiblement rosées remplaçaient la pâleur de ses joues, Tancrede se livrait à des transports de joie non moins grands, non moins impétueux que ne l'avaient été les transports de son désespoir. Le

jour où pour la première fois Pauline, appuyée au bras de son mari, put faire quelques pas sur le tapis moelleux de sa chambre à coucher, fut un jour de fête générale. Tancrede donna l'ordre d'illuminer le parc, de tirer un feu d'artifice devant le château, et fit distribuer de l'argent, du vin et des comestibles dans toutes les maisons pauvres de Port-Marly et des campagnes environnantes. Il voulait que le pays entier prit part à son bonheur.

—Tu m'aimes donc bien! murmura Pauline en attachant sur le marquis un long regard chargé d'amour et de reconnaissance, tu aurais donc été bien malheureux si j'étais morte?

—Si tu étais morte, je t'aurais suivie! j'espère que tu n'en doutes pas! répliqua vivement Tancrede, est-ce qu'il me serait possible de vivre sans toi, chère Pauline? tu sais bien que non!... mais chassons ces tristes idées, puisque grâce au ciel te voilà guérie, et qu'un long avenir d'amour et de bonheur se déroule devant nous!

La marquise aimait peu le monde, nous croyons l'avoir dit; elle préférerait de beaucoup la campagne, avec son calme et sa solitude, à la vie bruyante de Paris, où les nécessités de sa position l'obligeaient à sortir beaucoup et à recevoir une foule incessante d'indifférents et d'importuns, et cependant, aussitôt que ses forces furent revenues d'une façon assez complète pour lui permettre de supporter la fatigue d'un déplacement, elle témoigna le désir de quitter Port-Marly, de retourner à Paris et de s'installer sans retard à l'hôtel d'Hérouville. Elle avait hâte d'échapper, en s'éloignant, aux souvenirs d'une nuit effroyable, elle ne pouvait, sans un frisson de terreur, tourner les yeux vers les ruines de la glacière où Lascars, elle le croyait du moins, était mort au milieu des flammes. Tancrede s'empessa de satisfaire la volonté de sa femme. Une fois à Paris, la marquise se remit complètement, avec une rapidité qui surprit les médecins eux-mêmes, et redevint plus belle et plus charmante que jamais. Le passé désormais n'était qu'un mauvais rêve vers lequel ne se tournait jamais sa pensée; elle jouissait d'une profonde tranquillité d'esprit; aucun nuage n'apparaissait dans les plus lointaines profondeurs de son horizon. Pauline, outre ses deux fils, avait à s'occuper d'une belle et douce jeune fille qu'elle aimait de toute son âme; nous voulons parler de Mathilde, la sœur de Tancrede et de madame de Randan. Mathilde venait d'atteindre sa dix-septième année; elle avait fait son entrée dans le monde, l'année précédente, sous l'égide de la duchesse. Jane de Randan était veuve, nous le savons. Au moment où Tancrede et sa femme arrivaient à Paris, le vieux prince de Randan, beau-père de la duchesse, se laissa mourir; Jane se trouva donc en grand deuil pour tout l'hiver, et par conséquent dans l'impossibilité d'accompagner sa jeune sœur aux fêtes de la cour et de la ville.

—Chère Pauline, dit M. d'Hérouville à la marquise, si tu veux, et je te prie de le vouloir, nous remplacerons Jane auprès de Mathilde et tu deviendras mondaine pendant quelques mois pour l'amour de cette chère enfant.

Pauline aurait mille fois mieux aimé rester libre de consacrer presque toutes ses soirées à Paul et à Armand, ainsi qu'elle en avait l'habitude, mais elle sacrifia sans hésitation ses goûts et ses désirs, et elle répondit :

—Je ferai de tout mon cœur ce que tu me demandes, notre bien-aimée Mathilde peut compter sur moi absolument et pour toutes choses.

—Je n'attendais pas moins de toi. Jane m'a dit hier qu'elle se proposait de passer à la campagne une partie de l'hiver. Mathilde viendra donc demeurer avec nous très prochainement.

—Je vais donner l'ordre aujourd'hui de préparer pour elle l'appartement qui touche au mien, et je surveillerai moi-même tous les détails de son installation.

—Pauline... Pauline... s'écria le marquis, tu es la plus charmante des femmes, et tu en es aussi la meilleure!

La semaine suivante madame de Randan amenait sa sœur à l'hôtel d'Hérouville où elle passait deux jours avec elle, et retournait ensuite à son château situé sur les bords de la Seine non loin de Villeneuve-Saint-Georges. Nous avons dit à plus d'une reprise que Mathilde était belle; un

rapide crayon de sa beauté nous semble nécessaire. Mademoiselle d'Hérouville, grande et mince, d'une blancheur de lis, avec d'immenses cheveux sombres et des yeux d'un bleu presque noir, tantôt impérieux et étincelants, tantôt voilés et d'une incomparable douceur, offrait le type accompli de ces patriciennes qui semblent nées pour un trône. Timide et fière à la fois, douce et réservée, mais très résolue, elle unissait en sa personne les grâces modestes de la jeune fille et les attitudes souverainement aristocratiques de la jeune reine. Il était impossible de la voir marcher sans se dire aussitôt avec Virgile : *incessu patuit Dea*. Ceci n'empêchait point Mathilde de conserver toute la candeur, et, qu'on nous passe le mot, tout l'enfantillage qui faisaient d'elle une si délicieuse créature lorsqu'elle atteignait à peine sa quatorzième année. Elle était coquette par instinct, mais avec la plus complète innocence; elle aimait passionnément la toilette, ainsi que presque toutes les filles d'Eve, non qu'elle voulût plaire davantage à ceux qui la voyaient parées; mais tout simplement parce qu'elle se plaisait à elle-même en robe de gala. Elle adorait le bal, non qu'elle prît grand plaisir à se voir entourée d'un cercle de jeunes gentilshommes, les plus riches et les plus brillants, qui se disputaient l'honneur de danser avec elle, mais parce que la danse lui tournait la tête par son bruit harmonieux et son mouvement cadencé. Mathilde, du reste, malgré ses dix-sept ans, ne renonçait que par respect humain aux belles poupées de son enfance; elle passait très volontiers des heures entières à jouer avec ses jeunes cousins Paul et Armand, non par complaisance, ainsi qu'on aurait pu le croire, mais pour son propre compte, et s'amusaient consciencieusement à ces jeux enfantins. Mathilde avait en même temps plus de solidité dans l'esprit que n'en ont habituellement les jeunes filles; une lecture grave, une conversation sérieuse ne l'éloignaient point et même l'attiraient. Quant à son cœur, nous croirons en avoir parlé d'une façon suffisante lorsque nous aurons dit qu'il valait celui de Tancredé, que par conséquent il était ouvert à tous les sentiments nobles et à toutes les impressions généreuses, et disposé à tous les affectueux dévouements. Hâtons-nous d'ajouter que ce cœur restait vierge encore dans la plus rigoureuse acception du terme. Mathilde avait passé plusieurs mois au milieu d'un monde éblouissant, et néanmoins le mot : *amour*, ne présentait pour elle aucun sens. Pauline et Mathilde s'appelaient : *ma sœur*, et lorsque la jeune femme et la jeune fille se trouvaient ensemble dans un salon, les yeux éblouis et charmés contemplaient tour à tour avec un égal enivrement ces beautés si différentes et c'est à peine si madame d'Hérouville paraissait la sœur aînée.

Neuf heures du soir sonnaient à toutes les pendules de l'hôtel. La marquise ouvrit une porte dérobée, souleva une portière de tapisserie et pénétra dans une chambre à coucher mignonne et merveilleusement coquette, où deux caméristes adroites et vives mettaient la dernière main à la toilette de bal de Mathilde. La jeune fille était vêtue d'une jupe de crêpe d'un rose pâle, relevée de distance en distance par des bouquets de roses blanches sur une première jupe de soie d'un rose vif. Le corsage, très peu décolleté, laissait à peine entrevoir la naissance de ses épaules virginales, d'une blancheur marmoréenne. Selon la mode du temps (mode que sans doute il nous est permis de trouver absurde), les admirables cheveux bruns de mademoiselle d'Hérouville disparaissaient sous un nuage de poudre parfumée. Ces torsades neigeuses, couronnant un front d'ivoire, contribuaient d'ailleurs à donner un éclat presque invraisemblable aux prunelles sombres de Mathilde. Les femmes du monde ne jouissant alors du privilège de mettre du rouge qu'après leur mariage, la jeune fille était obligée de se contenter des roses de son teint, et nous prenons sur nous d'affirmer qu'elle n'y perdait pas ! au contraire. Elle ne portait que deux bijoux, d'une simplicité absolue, mais d'une grande valeur : un rang de perles autour du cou ; un bracelet de perles au poignet gauche. Sous cette toilette si peu éclatante, Mathilde d'Hérouville était divinement jolie. Elle se regardait dans une immense glace mobile, soutenue par deux petits négrillons de bronze por-

tant ceinture et diadème de plumes dorées, et elle ne faisait aucune difficulté de sourire à sa gracieuse image. En entendant entrer la marquise, elle tourna la tête en souriant.

—Chère sœur, comment me trouves-tu ? demanda-t-elle en appuyant deux de ses doigts sur sa bouche pour envoyer à Pauline un baiser.

—Je te trouve charmante, comme toujours, petite sœur, répliqua madame d'Hérouville.

—Répondre par une flatterie, ce n'est pas répondre ?... dit Mathilde avec un geste d'enfant gâté.

—Est-ce ma faute à moi si la vérité ressemble à une flatterie ?...

—Allons ! s'écria la jeune fille en riant, il est écrit que je n'aurai pas le dernier mot. J'aime mieux céder que de discuter, et, puisque tu le veux, je me tiens pour charmante !... Mais que vois-je ? ajouta-t-elle en changeant de ton, en croirai-je mes yeux ? neuf heures sont sonnées, il ne me reste qu'à mettre mes gants, et toi, ma sœur, tu n'es pas encore prête !...

Pauline, coiffée pour le bal, portait, parmi les nattes opulentes de ses beaux cheveux blonds sans poudre, des diamants d'un éclat magique et d'un prix énorme (les diamants de la mère de Tancredé), mais elle était encore enveloppée d'une ample robe de chambre de laine blanche qu'une cordelière de soie serrait autour de sa taille fine et souple.

—Paul et Armand, les chers égoïstes, ont réclamé ce soir ma présence et mes soins un peu plus longtemps que de coutume ; répondit-elle en riant, mais je ne te demande qu'une toute petite demi-heure pour achever ma toilette.

—Une demi-heure, c'est énorme !... fit Mathilde avec une jolie moue qui rendit encore plus piquante l'expression de sa bouche de corail humide, il sera dix heures passées quand nous arriverons chez la marquise de Langeac ! on aura déjà dansé beaucoup !... dansé sans moi ! comme c'est triste !

—Tu es donc infatigable ?

—Je l'avoue.

—Depuis quelques semaines cependant nous allons chaque soir au bal. Est-ce que tu ne commences pas à trouver monotones ces plaisirs invariables ?...

—Bien loin de les trouver monotones, ils m'enchantent chaque soir davantage... Ce n'est pas ma faute, chère sœur, si je suis ainsi faite ! J'aime la danse plus que je ne saurais dire... Je voudrais arriver la première à toutes les fêtes, et n'en partir que la dernière...

—Cependant, lorsque tu seras mariée... commença madame d'Hérouville.

—Lorsque je serai mariée, interrompit Mathilde avec le plus délicieux sourire, il faudra bien que mon mari partage mes goûts et qu'il adore ce que j'adorerai... sinon, j'en ai grand-peur, nous ne ferons pas bon ménage... Ceci, d'ailleurs, n'est guère à craindre, car je n'épouserai qu'un gentilhomme qui m'aimera et que j'aimerai... Or, quand on s'aime, on n'a qu'une volonté à deux. Est-il besoin d'aller bien loin pour en chercher la preuve ?... le plus grand bonheur de Tancredé n'est-il pas de t'obéir en toutes choses ? mais je cause, je cause, je cause, et je te retarde encore !... va bien vite, chère sœur, achever ta toilette, je prends mes gants, mon éventail, mon carnet de bal, et je te rejoins dans un quart d'heure.

La marquise appuya les lèvres sur le front de cette belle et pure enfant, puis elle regagna son appartement. Elle y trouva Tancredé assis au coin du feu.

—Je suis ici depuis quelques minutes ; lui dit-il, tes femmes m'ont appris que tu venais de passer chez Mathilde.

—Il fallait venir m'y rejoindre.

Le marquis secoua la tête.

—Je voulais te parler, mais non devant ma sœur, reprit-il : il s'agit d'elle... lis cette lettre que je viens de recevoir.

IX.

Pauline prit la lettre que lui tendait son mari, et parcourut rapidement les lignes suivantes :

Château de Reuilly-le-Vicomte, }
ce 14 décembre 17...

Mon cher marquis, ou plutôt mon cher enfant, car mon âge me permet de vous donner ce nom, je me promettais de vous voir à Paris à la fin de la présente année, j'avais compté sans la goutte qui me cloue impitoyablement sur mon lit et ne semble point disposée à m'accorder de sitôt une trêve. Je voulais présenter, à vous et à madame la marquise d'Hérouville, mon neveu le comte Hector de Rieux, et vous demander à l'un et à l'autre pour lui toute votre bienveillance. Ne pouvant à mon grand regret l'accompagner à Paris, je le charge de vous remettre cette lettre. Il se présentera donc lui-même et ne sera pas moins bien accueilli, j'en suis certain, que sous mon patronage immédiat. Ce n'est point à moi qu'il appartient de faire l'éloge d'un parent qui me touche d'aussi près et que je regarde presque comme mon enfant... Voici à tout ce que je puis vous dire sur son compte : Hector a vingt-quatre ans. Je réponds de lui honneur pour honneur. Je ne parle pas de sa famille, vous savez ce que sont les Rieux ; ils valent les Rohan, les Créquy, les Montmorency et les d'Hérouville ; orphelin presque dès son enfance, Hector possède à l'heure qu'il est deux cent mille livres de rentes ; à cette fortune il ajoutera bientôt la mienne, qui n'est guère moins considérable et dont il doit être l'unique héritier, puis-que Dieu ne m'a pas fait la grâce de m'accorder des fils de mon nom. Sans doute en lisant ce qui précède, vous vous demandez, mon cher marquis, à quel propos ces détails pécuniaires, qui ne peuvent vous intéresser que d'une façon tout à fait indirecte ? Je vais vous répondre et j'irai droit au but. Vous avez une sœur toute jeune et charmante. Or, si mon neveu, le comte Hector de Rieux, pouvait avoir le bonheur insigne de plaire à mademoiselle d'Hérouville et d'être agréé par vous, je n'aurais plus rien à désirer ici bas, et, comme Siméon, je dirais de grand cœur : *Nunc dimittis* ! Mon neveu ne sait rien de ce que contient la lettre qu'il vous apporte. Il ignore mes désirs et mes ambitions relatifs à une alliance avec vous. Si vous n'avez pas de projets antérieurs, si votre parole n'est point engagée, faites à Hector, pour l'amour de moi, l'honneur de lui ouvrir votre maison, étudiez-le, et voyez, dans votre justice impartiale, si vous le jugez digne d'aspirer à la main de mademoiselle Mathilde, et d'essayer de se faire aimer. Dites à madame la marquise, je vous en prie, que je lui demande en grâce de vouloir bien me compter au nombre de ses plus respectueux et de ses plus passionnés serviteurs, et croyez bien, mon cher marquis, aux sentiments affectueux de votre vieil ami.

Le vicomte DUNSTAN DE REUILLY.

—Eh bien ? demanda Pauline en rendant à son mari la lettre que nous venons de reproduire.

—Eh bien ! répondit Tancredé, le comte de Rieux est venu ce soir à l'hôtel, au moment où tu quittais le salon avec Mathilde et les enfants.

—Comment as-tu trouvé ce jeune homme ?

—Il m'a paru tout à fait charmant... Il est impossible de réunir une plus gracieuse tournure à un plus séduisant visage. Son apparence est vraiment celle d'un gentilhomme de grande race, admirablement élevé... il cause bien... il a de l'esprit sans prétention ; enfin je ne vois rien en lui qui puisse et doive être critiqué !...

—Bref, dit la marquise en riant, il a fait ta conquête !

—Complément, je l'avoue, et j'espère que l'impression produite sur toi par lui ne sera pas moins favorable.

—Quand verrai-je le comte de Rieux ?

—Il dînera demain à l'hôtel, et je te le présenterai ce soir même, ainsi qu'à Mathilde.

—Comment ! ce soir ? n'allons-nous donc plus au bal ?...

—Rien n'est changé dans nos projets, mais par un heureux hasard, Hector de Rieux se trouvera cette nuit chez la marquise de Langeac, une des meilleures amies de son oncle.

—Sait-il que nous nous y trouverons aussi ?

—Je n'ai pas manqué de le lui dire, et l'idée de cette rencontre a semblé le remplir de joie... Ah ! s'il est tel qu'il le paraît, et je n'ai point de raison pour en douter, je désire de tout mon cœur qu'il plaise à Mathilde, et je serais bien heureux de le mommer mon frère.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.